



Kate B. Jacobson

**Révèle
moi**
Vol. 2

Éditions  Addictives



Kate B. Jacobson

**Révèle
moi**

Vol. 2

Éditions  Addictives

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

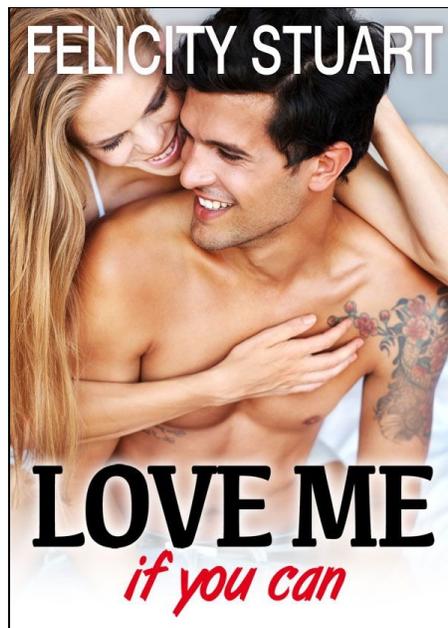
Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

Love me (if you can)

Damon Lennox, milliardaire, tatoué et tellement mystérieux, débarque dans la vie rêvée d'Adèle et jette son dévolu sur elle. La Française pensait avoir déjà touché le jackpot : un nouveau départ à San Francisco, un fiancé brillant et plein aux as, un restaurant français qui cartonne, des employés qu'elle considère comme la famille qu'elle n'a pas. Mais l'attraction est trop forte et le danger trop grand. Adèle va-t-elle tout risquer ? Que cache le milliardaire tatoué ? Qu'est-il vraiment venu chercher ? Si la vengeance est un plat qui se mange froid, la passion, elle, se dévore tant qu'elle est brûlante. Savourez la nouvelle série de Felicity Stuart, qui donne pour la première fois la parole à ses deux héros dans un écho troublant, gourmand, palpitant.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

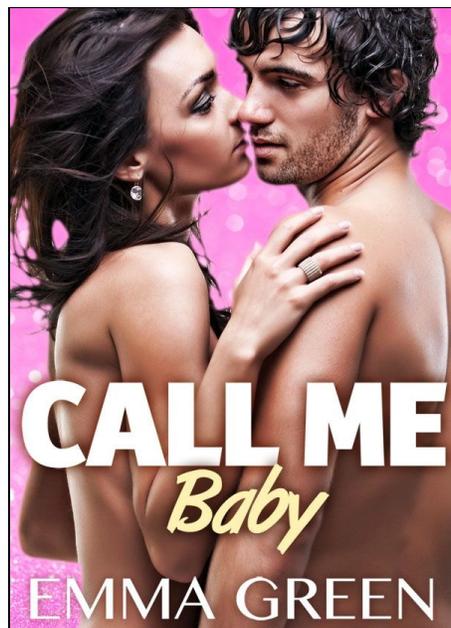


Egalement disponible :

Call me Baby

Emma Green a encore frappé ! *** "Multimilliardaire recherche nanny." *** En débarquant à Londres avec sa sœur jumelle, Sidonie s'attendait à tout sauf à devenir la nounou de Birdie, la petite fille capricieuse du richissime Emmett Rochester. La jeune Française vient de perdre sa mère, son nouveau patron pleure sa femme, disparue deux ans plus tôt dans un violent incendie. Cabossés par la vie, ces deux cœurs meurtris se sont endurcis. Leur credo : pour ne plus souffrir, il suffit de ne rien ressentir. Mais entre eux, l'attirance est fatale et la cohabitation s'annonce... explosive. Objectif numéro un : ne jamais céder en premier. Objectif numéro deux : ne pas tomber amoureux. Lequel des deux flanchera le premier ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



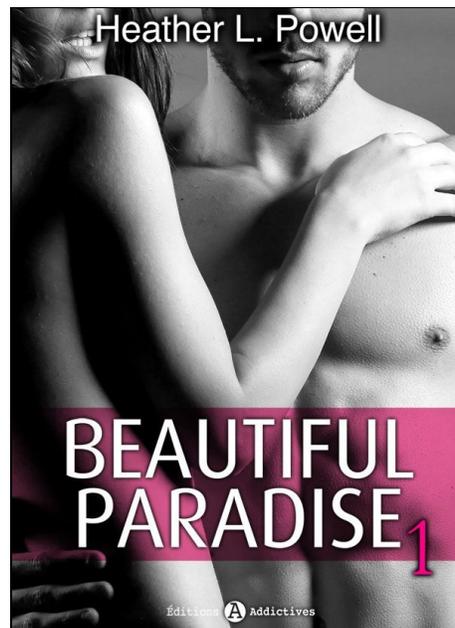
Egalement disponible :

Beautiful Paradise

Solveig s'apprête à vivre un nouveau départ, direction les Bahamas, l'île de Cat Island, où son excentrique tante possède des chambres d'hôtes. Soleil, plage de sable fin et palmiers, c'est dans ce cadre paradisiaque que Solveig rencontre le multimilliardaire William Burton, et le coup de foudre est immédiat ! Un univers merveilleux s'offre alors à la jeune Parisienne. Seule ombre au tableau, le mystérieux jeune homme cache quelque chose, son passé est trouble. Entre un irrésistible désir et un impalpable danger, la jeune fille acceptera-t-elle de suivre le beau William ? A-t-elle seulement le choix ?

Découvrez la nouvelle série de Heather L. Powell, une saga qui vous emportera au bout du monde !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



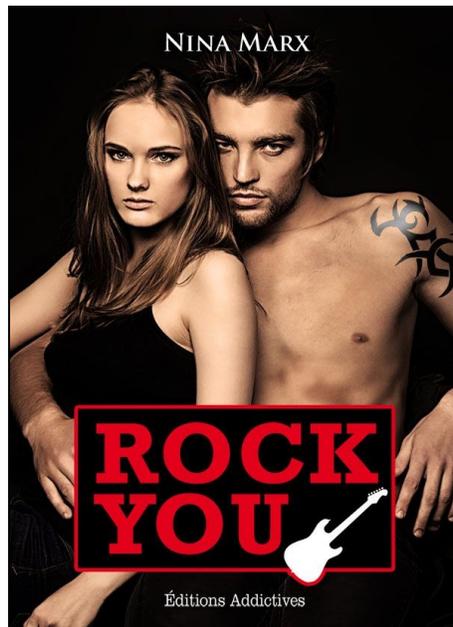
Egalement disponible :

Rock You

« Je cherche une fille intelligente, débrouillarde, honnête et, en option, jolie. Cette fille, c'est toi ! » Lorsque l'excentrique Lindsey propose à sa nièce de venir la rejoindre à Los Angeles pour travailler dans son label de musique, le cœur d'Angela ne fait qu'un tour ! Mais la jeune fille est loin de se douter que sa vie va être totalement bouleversée. Dans l'avion qui l'emporte vers la Cité des Anges, elle rencontre un mystérieux jeune homme. C'est Marvin James, le célèbre chanteur de rock pour qui elle doit travailler. Peu à peu, Angela tombe sous le charme de l'énigmatique star qui lui fera découvrir un monde de plaisir et de sensualité. Mais leur passion naissante va se heurter à un sombre passé qui ne les laissera pas indemnes...

Découvrez les aventures d'Angela et Marvin, le rockeur torturé. Une idylle qui fera battre votre cœur au rythme de la saga la plus rock de l'année !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



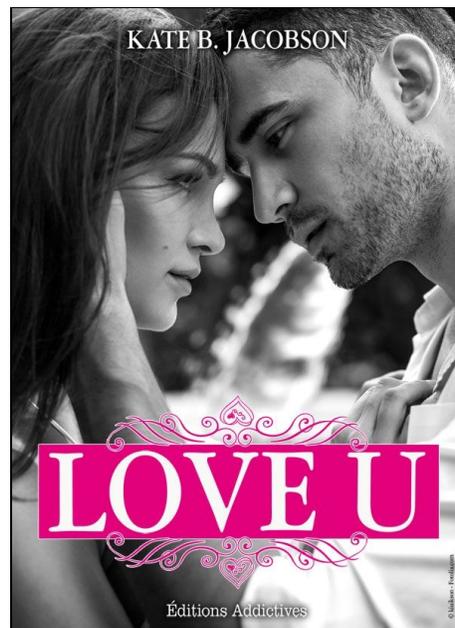
Egalement disponible :

Love U

Quand Zoé Scart arrive à Los Angeles pour retrouver son amie Pauline et qu'elle se retrouve sans portable, sans argent et sans adresse où aller suite à la perte de ses bagages, elle n'en revient pas d'être secourue par le beau Terrence Grant, la star de cinéma oscarisée la plus en vue du moment ! Et quand quelques jours plus tard Terrence rappelle Zoé pour lui proposer de travailler comme consultante française sur son tournage, elle pense vivre un rêve. D'autant que l'acteur ne semble pas insensible aux charmes de la jeune fille...

Mais l'univers de Hollywood peut se montrer cruel, et les apparences trompeuses. À qui peut-on se fier ? Et qui est réellement Terrence Grant ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Kate B. Jacobson

RÉVÈLE-MOI !

Volume 2

1. Un fiancé sur les bras

– Orlando ? Mais... que fais-tu là ?

Après avoir essuyé mes larmes et m'être recomposé un visage, j'ai suivi Penelope dans le château. Percival, manifestement choqué et furieux d'apprendre que j'avais un fiancé (ce qui est faux mais que je n'ai pas eu le temps de démentir) alors que nous avons passé la nuit ensemble, est parti de son côté avec Julian. Orlando, mon EX-fiancé, est bel est bien installé dans le salon bleu, en grande conversation avec Lavinia, la mère de Percival. Je savais bien qu'il la connaîtrait, comme il connaît Penelope. Il est propriétaire d'un empire du luxe ; elles sont égéries de mode et jet-setteuses ; ils fréquentent les mêmes cercles depuis des années. À mon entrée dans la pièce, il se lève de son fauteuil et accourt pour me prendre dans ses bras. Je détourne la tête au moment où ses lèvres vont toucher les miennes, et elles finissent leur course sur ma joue.

Je suis furieuse qu'il soit venu, alors qu'il savait très bien que je ne désirais pas sa présence ici. J'ai envie de hurler, de crier qu'il n'est plus mon fiancé, mais comment le pourrais-je ? Je ne vais pas faire un scandale devant mes hôtes ! J'ai bien vu en entrant dans la pièce le regard interrogateur de Lady Margaret posé sur moi. Si elle n'a pu cacher son étonnement, je sais que ni elle ni Lavinia ne vont me demander pourquoi je n'ai rien dit de notre relation quand on a évoqué Orlando à mon arrivée. Elles ont dû comprendre que si je n'en avais pas parlé avant, c'est qu'il y avait un problème entre nous.

– Bonjour Matilda, me dit Lady Margaret avec un large sourire. Tu as bien dormi ?

– Figure-toi, Orlando, s'exclame Penelope sans me laisser le temps de répondre, que Matilda ne nous avait pas dit que vous étiez fiancés.

Évidemment, on peut toujours compter sur elle pour mettre les pieds dans le plat.

Cette vipère n'est heureuse que si tout le monde est mal à l'aise autour d'elle.

– Oh ! Matilda et moi avons eu une petite brouille avant son départ, répond Orlando en lui adressant le plus charmant des sourires, mais j'ai profité d'un rendez-vous à Londres pour venir me faire pardonner.

L'explication d'Orlando semble suffire à Penelope. Du moins, pour l'instant. Elle lui retourne son sourire, et je dois dire que je ne lui ai jamais vu montrer un visage aussi aimable. La magie d'Orlando a encore opéré.

Mon ex-fiancé est un grand charmeur. Lorsque je l'ai connu, et qu'il a commencé à me faire la cour, j'étais réticente à l'idée de sortir avec lui, même si je le trouvais extrêmement séduisant avec son port de tête altier, sa longue silhouette, ses yeux vert pétillant, son sourire éblouissant et sa courte barbe toujours aussi impeccablement taillée que ses vêtements. Aussi attirant qu'il me paraissait, c'était le frère de mon amie ; j'avais peur que notre relation, à Mimi et moi, en souffre si les choses tournaient mal avec lui. Sans compter qu'en plus, en travaillant avec Mimi dans le giron de l'entreprise familiale, je devenais un peu son employée. Je n'avais aucune envie d'être celle qui couchait avec le patron. Mais, par ses

manières exquises, ses attentions, sa joie de vivre, Orlando a fait tomber mes défenses, jusqu'à me convaincre de l'épouser. C'était avant que je comprenne que l'attirance que j'éprouvais pour lui n'était pas de l'amour. En tout cas, pas le grand, l'unique, celui auquel j'aspire et sans lequel je ne peux envisager de m'unir pour la vie. Celui qui unit mes parents, qui viennent de se remarier ensemble après des années de séparation. En les voyant heureux de nouveau, j'ai compris que je faisais une erreur en envisageant d'épouser Orlando. Dès que je l'ai compris, je lui ai annoncé que c'était fini entre nous, mais, apparemment, il n'accepte pas l'idée de cette rupture.

Même si Orlando, qui s'est présenté comme mon fiancé alors qu'il ne l'est plus, mériterait que je le contredise, je ne peux pas m'y résoudre. Nous n'allons quand même pas laver notre linge sale devant la famille d'Emily. Et puis, je me sens coupable ; il y a quelques jours à peine, j'étais sa fiancée et, la nuit dernière, j'étais dans les bras d'un autre. Percival... Le regard qu'il m'a lancé quand Penelope est venu m'annoncer qu'Orlando était au château ! Je frémis à ce souvenir. Je m'occuperai du cas Orlando plus tard ; je ne peux supporter plus longtemps l'idée que Percival puisse penser que je suis une menteuse, une tricheuse. À lui au moins, il faut que je dise la vérité...

– Voulez-vous m'excuser un instant ? dis-je d'une voix étranglée.

Mon regard croise celui de Lavinia. Elle a dû voir mon désarroi, à défaut de le comprendre, car elle se lève, s'approche d'Orlando et le prend par le bras pour l'éloigner de moi.

– Mais bien sûr Tilda, va, je garde Orlando, cela fait tellement de temps que l'on s'est vu. Alors, comment se porte notre ami le prince Borghese ? lui demande-t-elle avec un sourire enjôleur.

Je sors en toute hâte de la pièce ; je dois absolument trouver Percival et lui parler seul à seul. Dans l'escalier principal, au premier étage, je croise Emily. Je dois avoir vraiment l'air défaite, car elle s'arrête net à ma vue.

– Matilda, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Les larmes que j'avais refoulées me montent de nouveau aux yeux. Sans ajouter un mot, Emily me prend par la main et m'entraîne dans le couloir jusqu'à un petit salon dont elle ferme la porte derrière nous. Elle me fait asseoir sur une banquette de velours et prend place à mes côtés.

– Mais qu'est-ce qu'il se passe, enfin, Matilda. Tu me fais peur !

Cette fois, j'éclate en sanglots. Ma chère Emily me prend dans ses bras et me demande, inquiète :

– Mais qu'y a-t-il ? C'est ton frère ? Il lui est arrivé quelque chose ? Tes parents ?

Je secoue la tête.

– Orlando... dis-je en hoquetant.

– Orlando ? Ton fiancé ? Enfin, ton ex... Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? Il t'a appelée ? dit-elle en me tendant un mouchoir qu'elle a pris dans une jolie boîte de bambou posée sur la table basse.

– Il est là !

– Au château ? Mais... pourquoi ? répond Emily, surprise. Et pourquoi ça te met dans un tel état ?

Je dois lui dire.

– Percival...

Emily me regarde avec ses grands yeux bleus, dans lesquels je lis une totale incompréhension. J'hésite, mais Emily est mon amie ; elle ne me jugera pas et sera de bons conseils, et j'ai vraiment besoin d'une oreille bienveillante. Je prends mon courage à deux mains et je lui déballe tout : mon attirance pour Percival, de plus en plus forte depuis que je l'ai revu, le baiser dans les écuries et, surtout, la manière avec laquelle je me suis retrouvée dans son lit la nuit dernière... Je n'ometts pas non plus l'arrivée d'Orlando au château.

Ma confession faite, c'est à peine si j'ose regarder Emily. J'ai honte de ce qu'il s'est passé avec Percival, et je ne peux affronter ses yeux ronds comme des soucoupes.

– Ah oui, je comprends... dit-elle enfin.

Puis, après un moment de réflexion :

– Dis donc, il doit drôlement t'aimer cet Orlando, pour venir jusqu'ici alors que tu as rompu...

– Je sais et c'est pour ça que je n'ai pas pu le remballer devant ta famille, dis-je, affligée. Il est tellement sûr de lui, de nous, de notre histoire d'amour. Je m'en veux terriblement de ne pas avoir réussi à lui faire comprendre que c'était vraiment fini. C'est sans doute ma faute. Quelque chose dans mon attitude a dû lui faire croire que tout était encore possible. Je n'ai sans doute pas été assez catégorique, mais je voulais tellement ne pas le blesser... et maintenant voilà où j'en suis.

– Ne t'en fais pas, Matilda, tu vas lui expliquer, il va comprendre... Tu ne dois pas te sentir coupable si tu n'es pas amoureuse de lui, me dit Emily qui a conservé tout son calme. Tu ne peux pas te forcer, et lui ne peut pas t'obliger à l'aimer.

– Mais Percival ? Le pire dans tout ça, c'est que c'est à lui que je pense, c'est pour lui que j'ai le plus mal. Qu'est-ce qu'il doit penser de moi ? me lamenté-je.

Emily se mord les lèvres et me regarde d'un air navré.

– C'est vrai que les faits ne plaident pas en ta faveur, mais est-ce si important ce qu'il pense de toi après tout ?

Si c'est important ? !

Je prends une grande inspiration et je la regarde droit dans les yeux.

– Emily, tu me connais depuis le temps, non ? Je t'ai fait assez de confidences et tu sais que je ne suis pas le genre à avoir des aventures, à passer la nuit avec quelqu'un que je connais à peine. Ce ne sont pas deux malheureuses coupes de champagne qui peuvent me transformer en fille facile. Depuis que j'ai revu Percival, je ne pense qu'à lui... J'ai essayé de résister à cette attirance, mais c'était impossible... Quand il m'a invitée à le rejoindre dans sa chambre, je ne voulais pas le suivre, mais c'est comme si j'avais été envoûtée. Ce qui est arrivé hier soir... c'était magique et en même temps naturel ; comme si ça devait arriver.

Je baisse la tête, rougissante au souvenir de la nuit passée.

– Dis donc, tu ne serais pas amoureuse de Percy ?

Je lève les yeux sur Emily, qui me regarde d'un air soucieux.

– Je ne sais pas quoi te dire Emily. Ce que je ressens est nouveau pour moi, je ne pourrais pas mettre un nom dessus ; je suis perdue. Ce que je sais, c'est que ce qu'il s'est passé entre nous n'est pas anodin, en tout cas pas pour moi. Pour répondre à ta question, la dernière chose que je veux, c'est qu'il ait une fausse impression de moi. Alors oui, je me soucie AVANT TOUT de ce que Percival pense de moi. C'est même pour ça que tu m'as trouvée dans l'escalier. Je le cherchais, alors qu'Orlando vient d'arriver et que tout le monde doit se demander pourquoi j'ai fui comme une cinglée... dis-je en soupirant. Je ne supporte pas l'idée que Percival pense que j'ai trompé Orlando et que je suis ce genre de fille.

Accablée, je me recroqueville sur le canapé, le front posé sur mes genoux, la tête entre mes mains.

– Tu sais, je ne veux pas trop m'avancer, dit Emily un peu hésitante, mais je ne pense pas que ce qu'il s'est passé entre vous soit anodin pour Percy non plus. D'après ce que m'a dit Lavinia, depuis la mort de Charlotte, il n'a pas collectionné les aventures, loin s'en faut. Je crois même qu'il n'en a pas eu.

Au lieu de me consoler, ce qu'elle dit m'accable davantage.

– Et moi, j'ai tout gâché, dis-je en soupirant.

– Attends, tu ne pouvais pas savoir que ton ex-fiancé allait débarquer à l'improviste. Ça va s'arranger, me murmure Emily, une main rassurante sur mon épaule.

Puis, elle s'exclame, prise d'une soudaine inspiration :

– Tu veux que j'aille parler à Percival ?

– Jamais, jamais, réponds-je affolée, en me redressant subitement. Déjà qu'il doit me prendre pour une marie-couche-toi-là doublée d'une infidèle, s'il croit en plus que je raconte mes exploits à tout le monde... Non, je t'en prie, à aucun moment tu ne dois lui dire ou lui montrer que tu es au courant de ce qu'il s'est passé entre lui et moi. Quant à moi, je dois aller lui parler, dis-je d'un ton soudain affirmé en me levant de la banquette.

À ce moment précis, le gong retentit, annonçant que le repas est servi. C'est une vieille tradition familiale que Lady Margaret s'amuse à entretenir. Elle frappe elle-même sur un vieux gong javanais, souvenir d'exploration d'un de ses ancêtres, quand elle ne laisse pas l'honneur et le plaisir à un jeune visiteur de passage. Je me souviens d'avoir eu ce privilège, il y a onze ans. Soit ce gong est très puissant, soit elle a fait installer un système de sono, car on l'entend quasiment de toutes les pièces du château. Je me souviens d'en avoir fait le test à l'époque.

– Hum... dit Emily, tu vas devoir retarder cette explication. Descendons vite, tu sais comme Grand-mère est de mauvaise humeur quand elle a faim ; ce qui doit être le cas, car il est bien tard, ajoute-t-elle après avoir regardé sa montre. Tu parleras à Percival plus tard.

S'il veut bien m'écouter...

Je me dirige vers la porte, abattue à l'idée du cauchemar que risque d'être ce repas et à la mise au point que je devrai faire ensuite avec Orlando, quand Emily me rattrape.

– Viens, on va te passer un peu d'eau sur la figure avant. Sinon, cette chère Penny ne va pas te rater.

Elle me pose un baiser sur la joue :

– Ne t'en fais pas, il comprendra.

Bien qu'ayant les joues barbouillées de larmes, je ne peux m'empêcher de plaisanter :

– « Il » ? Lequel ?

2. Mise au point

Ce brunch est une vraie torture. Je me suis retrouvée placée entre Orlando et Percival. Le premier en fait des tonnes, joue de tout son charme latin pour égayer l'assemblée, et le second ne décroche pas un mot. J'ai effleuré accidentellement son bras du coude en prenant mon verre et il a tressailli comme s'il avait été mordu par une vipère. Plusieurs fois, j'ai cherché son regard, mais il évite soigneusement le mien. Son mépris ne saurait être plus explicite. Je ne reconnais plus le Percival avec lequel j'étais assise sur l'herbe ce matin, avec lequel j'ai partagé ce fugitif moment parfait, plein de grâce. Sans parler du Percival fougueux, tendre et passionné de la nuit dernière...

Je suis tellement mal que je n'arrive pas à avaler une bouchée. Heureusement que je ne suis pas obligée de participer à la conversation. Orlando la monopolise ! Non seulement il connaît un nombre invraisemblable de personnes que fréquentent Lavinia et Penelope, mais il a été à Harvard avec Douglas, le futur mari d'Emily. Celui-ci est en effet parti étudier aux États-Unis après avoir été viré d'Oxford. Ils n'étaient pas dans la même promotion, Orlando étant un peu plus jeune que Douglas, mais ils ont néanmoins quelques souvenirs en commun et ils se font une joie de nous en faire profiter. J'écoute d'une oreille distraite. Je n'arrive pas à me concentrer sur autre chose que sur mon voisin de droite, mutique et hostile. Je suppose – j'espère même ! – que tout le monde croit que l'attitude de Percival est due à la présence de Douglas au brunch. J'ai envie de quitter la table sous un prétexte ou un autre, mais je parviens à rester devant mon assiette, puisant le courage nécessaire dans les yeux compatissants d'Emily qui se trouve en face de moi et nous observe aussi discrètement qu'elle le peut pour ne pas éveiller les soupçons de son cousin. Reggie est étonnamment peu disert lui aussi, mais il semble se délecter du spectacle qu'il a sous les yeux.

– C'est dommage Orlando, que vous ne soyez pas venu hier soir, dit tout à coup Percival, d'une voix traînante. Vous avez raté le bal.

Le silence s'est fait autour de la table. Tout le monde semble assez curieux devant la soudaine prise de parole de Percival, muet jusque-là, et attend la suite. Je me sens rougir jusqu'aux oreilles.

– Oui, Penelope m'en a parlé quand je suis arrivé, répond Orlando avec une amabilité appuyée. C'était le château de la Belle au bois dormant ce matin. Apparemment, j'ai raté une belle soirée.

– Superbe, reprend Percival avec un grand sourire qui tranche avec son regard glacial, et pleine de surprises.

Je baisse la tête vers mes œufs brouillés, qui refroidissent intacts dans mon assiette, pour cacher ma confusion, que j'espère nul autre qu'Emily a perçue.

Mon calvaire ne semble pas terminé.

– C'est vraiment dommage que vous n'ayez pas pu en profiter, continue Percival, retournant avec un plaisir que je devine son couteau dans ma plaie. Je suis sûr que vous auriez adoré le spectacle.

Tout le monde semble un peu abasourdi par cet enthousiasme soudain de Percival, et je me demande dans quelle mesure les autres perçoivent ses sous-entendus, on ne peut plus limpides pour moi. Heureusement, en bonne maîtresse de maison, Lady Margaret ne laisse pas s'installer le malaise.

– C'est vrai, c'était absolument divin, comme toujours. Lavinia sait toujours parfaitement organiser ses soirées, dit Lady Margaret en faisant un petit signe de la main à sa belle-fille à l'autre bout de la table. Et si nous passions prendre un digestif dans la salle de jeux ? Peut-être aurai-je des partenaires pour le bridge ? s'enquiert-elle en se levant, mettant ainsi fin à mon calvaire.

– Orlando, tu viens, je voudrais te montrer le parc, dis-je à mon voisin de gauche en me levant de table à mon tour.

– Oui, allez vous promener les amoureux, lance Penelope d'un air goguenard. Vous avez sans doute beaucoup de choses à vous dire.

Ignorant cette dernière remarque perfide, je sors, sans jeter un regard à Percival dont je sens les yeux posés sur moi, suivie d'Orlando. Je l'entraîne vers le jardin à l'anglaise au délicieux fouillis organisé.

– Pourquoi es-tu là ? dis-je dès que nous sommes à une distance suffisante du château.

– Mais *cara*, parce que je t'aime, me répond Orlando d'un air placide.

– Mais nous avons rompu ! m'offusqué-je.

– TU as rompu, *tesoro*, dit-il en me prenant la main. Pour moi, rien n'a changé. Je t'aime et, si je n'ai pas su te le montrer suffisamment avant, je le ferai désormais, dit-il en me regardant avec passion. Tu as voulu me tester et j'ai compris le message. Je suis prêt à tout pour toi. J'étais trop absent, c'est ça ? Tu sais bien que c'est nécessaire pour diriger une entreprise de cette taille, mais j'ai décidé de limiter mes déplacements. Quand je devrai quitter Florence, tu m'accompagneras partout. Nous serons ensemble tout le temps. D'ailleurs, je dois me rendre au Maroc dans 15 jours, on pourrait en profiter pour aller visiter des riads à Marrakech et en acheter un ? Ce sera notre nouvelle maison de vacances. On pourra même s'y éclipser juste pour le week-end.

Nous nous sommes arrêtés à l'ombre d'un peuplier. Orlando tient mes deux mains dans les siennes et il me regarde, plein d'espoir. Je n'en reviens pas de son aveuglement. Aussi difficile que cela puisse être, malgré la tendresse infinie que j'éprouve pour lui, il faut que je trouve la force de lui dire les choses telles qu'elles sont. Il ne doit plus y avoir d'ambiguïté.

– Orlando, dis-je en retirant mes mains des siennes. Écoute-moi, je t'en prie. Je ne t'épouserai pas. Je ne t'aime pas, pas comme tu le voudrais, pas au point de passer ma vie avec toi.

Il me regarde comme si je parlais une langue qui lui était inconnue.

– Mais pourquoi as-tu accepté ma demande en mariage alors ? dit-il, abasourdi.

– C'était une énorme erreur, j'en suis désolée, même si je sais que c'est inexcusable. Mais, à ma décharge, rappelle-toi, j'ai beaucoup hésité. Et puis, tu as insisté, j'ai fini par céder, mais je n'aurais pas dû. Tu étais si sûr de toi ; tu avais tellement foi en notre couple que tu as fini par me convaincre qu'avec le temps, les sentiments que j'avais pour toi seraient un jour à la hauteur des tiens. Mais ce n'est pas le cas, dis-je après une petite pause. Et, continue-je d'un ton que j'espère ferme, cela ne le sera jamais, Orlando. Je te demande pardon pour le mal que je t'ai fait, que je suis en train de te faire, mais tu dois accepter cela.

Cette fois, j'ai l'impression qu'Orlando a compris que je rompais pour de bon. Je lui ai déjà pourtant expliqué tout ça, mais c'est comme s'il l'entendait, ou du moins l'acceptait enfin.

Je crois que j'aurais aimé qu'il se mette en colère, qu'il me hurle dessus. Tout, plutôt que ce masque de marbre qui semble s'être posé sur son visage. Il est livide et son regard est vitreux. J'ai l'impression qu'il me regarde sans me voir. Je souffre terriblement de le voir ainsi. Ça m'est tellement insupportable que j'envisage un instant de revenir sur mes propos, mais je sais que c'est impossible, que je lui dois la vérité si je ne veux pas gâcher sa vie, et la mienne.

– Très bien, dit enfin Orlando d'une voix blanche. J'ai compris Matilda. Je te demande pardon pour m'être imposé de la sorte. Je n'aurais jamais dû venir.

Et en plus, c'est lui qui s'excuse... Je suis vraiment horrible ! Je me déteste !

– Il vaut mieux que je m'en aille, dit-il d'un ton ferme.

– Pardon, Orlando. Je...

– Je voudrais te demander une chose, me coupe-t-il.

Je ravale aussitôt mes pitoyables et inutiles excuses. Je me sens tellement coupable que je suis prête à tout accepter.

– Tout ce que tu veux Orlando.

– Je te demande de ne rien dire pour le moment de notre rupture. Lavinia et Penelope connaissent beaucoup de monde dans le milieu, et j'en connais un certain nombre que cette histoire pourrait amuser, surtout parmi mes concurrents. Orlando Tascini : plaqué devant l'autel... Je ne veux pas devenir la risée de tous. Je connais suffisamment Penelope pour savoir qu'elle ne se privera pas de raconter comment j'ai surgi à Amberdel avant de me faire éconduire par mon ex-fiancée et de repartir la queue entre les jambes...

– Oui, bien sûr je comprends... dis-je, de plus en plus mortifiée et coupable.

– Je vais partir tout de suite, reprend Orlando. Je vais dire que j'ai reçu un coup de fil et que mes affaires me rappellent en Italie. Je te prierais donc de jouer le jeu encore un petit peu. Je vais rentrer faire mes adieux, et tu vas rester à mes côtés et me raccompagner jusqu'à la voiture, comme une fiancée aimante est censée le faire. Peux-tu faire cet effort ou t'est-ce trop pénible ? demande-t-il avec un sourire amer qui me fend le cœur.

– Non, bien sûr, je peux le faire Orlando, dis-je en lui prenant la main, qu'il retire aussitôt.

– Bien, dit-il, le regard dur. Alors, allons jouer la comédie.

Il passe un bras autour de mes épaules pour m'entraîner vers le château. J'ai l'impression qu'une chape de plomb s'est posée sur moi.

– Eh bien, je suppose que l'on se revoit à Florence alors ? me dit Orlando d'un air affecté.

Orlando a su se montrer très convaincant avec Lady Margaret, Lavinia, Emily et Douglas, en leur expliquant les raisons – totalement inventées – de son départ. Mais, maintenant que je l'ai raccompagné, seule, à sa limousine de location dans laquelle l'attend un chauffeur, il ne cache plus sa tristesse.

– Orlando, Orlando !

Les cris viennent du château. Penelope en sort et court dans notre direction.

– Lady Maggie m’a dit que tu partais déjà. Quel dommage ! minaude-t-elle.

– Eh oui, les affaires... dit-il brièvement. Je t’ai cherchée pour te dire au revoir, mais tu avais disparu.

– Oui, s’esclaffe Penelope, c’est ce qui arrive quand Lady Maggie cherche des partenaires de bridge.

– Je n’ai pas vu non plus ton... cousin, je crois ?

– Percy. Mon cousin éloigné, oui.

– Tu lui transmettras mes amitiés. Dis-moi, c’était lui le mari de Charlotte Connelly ?

– Mais oui ! Tu l’as connue ? dit-elle en ouvrant de grands yeux.

Comment ça, il l’a connue ?

– Bien sûr, acquiesce-t-il. Je l’ai rencontrée à Gstaad, lors d’une soirée, il y a quelques années. Je dois dire que j’ai eu le béguin pour elle. Tu m’excuseras *tesoro*, dit-il en se tournant vers moi, c’était il y a des années.

Puis se tournant de nouveau vers Penelope :

– C’était une délicieuse créature. D’une beauté ! Et tellement pétillante ! On s’est croisé deux ou trois fois, et puis, elle a disparu de mes radars. J’ai appris des mois plus tard qu’elle s’était mariée et avait eu un enfant. C’était donc bien lui le chanceux...

– Oui, c’était lui. Ils sont tombés fous amoureux et ils ne se sont plus quittés. Ils formaient un si beau couple.

Je suis obligée d’entendre ça ?

Chaque mot est un coup de poignard dans mon cœur. J’aimerais m’enfuir pour échapper à la torture, et en même temps, je suis avide d’en apprendre davantage sur le fantôme qui semble hanter Percival et dont personne, à part Penelope, ne semble vouloir évoquer le souvenir.

– Percy en était fou. C’est bien simple, il ne la voulait que pour lui. Il était très jaloux, reprend Penelope. Elle ne sortait pour ainsi dire quasiment plus, et je dois avouer que même moi, sa meilleure amie, j’avais du mal à la voir. Lui allait à ses matchs de polo, ses courses de bolides, mais elle, on ne la voyait quasiment plus dans les soirées.

– Ça m’a navré d’apprendre qu’elle était morte, si jeune, dit Orlando d’un air triste. Dans un accident d’avion, c’est ça ?

– Oui. C’est Percy qui pilotait. Il ne s’en est jamais remis. Il n’avait déjà pas un caractère facile, mais il est devenu irascible, s’exclame Penelope. Il est allé s’exiler en Argentine, où il vit reclus dans le souvenir de Charlotte, avec le fils qu’ils ont eu ensemble. Lui qui était un coureur de jupons avant de la rencontrer, on ne l’a plus jamais vu avec une femme. Ça ne l’intéresse plus, ce que je comprends. Charlotte était unique ! Elle est irremplaçable, dit-elle en se tournant vers moi.

Je soutiens son regard sans flancher. Je ne vais pas lui faire le plaisir de lui montrer l’effet que ses paroles ont sur moi, même si elles me brûlent comme l’acide.

– C’est triste, conclut Orlando. Eh bien, Penelope, au revoir. À une prochaine fois sans doute.

- Mais bien sûr, dit-elle. Dis à Ginevra que je compte bien venir en Toscane cet été. Je lui ferai signe.
- Je lui transmettrai le message, répond Orlando, avant de lui faire un baisemain.

Puis, il pose un léger baiser sur ma bouche, que cette fois je ne cherche pas à éviter car je sens le regard de Penelope posé sur nous. Il s'engouffre enfin dans la limousine et, après m'avoir adressé un dernier sourire forcé, demande au chauffeur de démarrer.

3. De l'art et des sentiments

– J’aurais quand même préféré aller à la National Gallery... me dit Reginald, dubitatif.

– Que tu es classique, Reggie ! dis-je pour le taquiner. Moi, j’adore la Tate. Je ne voulais pas rater cette expo de Julius, et franchement, je ne le regrette pas une seconde. C’est le peintre préféré de mon frère, Paul ; il lui voue quasiment un culte et je lui ai promis de venir la voir. Je t’ai dit qu’il est aspirant peintre ? Je pense qu’il est doué, mais il faut qu’il apprenne un peu à se démarquer de son idole.

Reginald et moi avons accompagné Emily et Douglas à Londres pour qu’ils règlent quelques derniers détails d’organisation pour leur prochain emménagement. Ils vont bientôt s’installer dans un cottage à cinq minutes d’Amberdel. Il était évidemment hors de question que Douglas vive dans le château de Percival, puisqu’après avoir été les meilleurs amis du monde, ces deux-là ne s’adressent plus la parole. Toutefois, Emily ne pouvait guère s’éloigner du haras dont elle a la direction. Leur nouveau domicile ne se trouvant qu’à une soixantaine de kilomètres de Londres, Douglas peut s’y rendre facilement pour son travail. Il a cependant insisté pour garder aussi un pied-à-terre dans la capitale. Mon amie Emily a décidé de chercher quelque chose plus à son goût que l’appartement de célibataire dans lequel son futur mari vit actuellement. Ils avaient plusieurs visites d’appartement au programme de ce lundi ; Reggie et moi avons préféré leur fausser compagnie pour nous rendre au musée. Reginald voulait aller revoir les Turner à la National Gallery, mais j’ai réussi à le convaincre de nous rendre à la Tate Modern.

– C’est vrai, je suis un horrible réactionnaire, me dit Reginald avec un petit sourire ironique, et je pense qu’il n’y a pas un peintre valable depuis la fin du XIX^e siècle.

– Comment peux-tu dire ça, un amateur d’art éclairé comme toi ? Vous êtes vraiment un provocateur, Lord Mancroft-Tennant.

– « Honorable » seulement, je vous prie, dit-il d’un ton faussement pincé. Le lord est mon père ; c’est lui qui porte le titre de baron, et ce vieux sacripant ne semble pas pressé de mourir et de me le léguer... Non pas que j’y tiens particulièrement, quel petit titre que celui de baron ! ajoute-t-il en soupirant. Enfin... Mademoiselle Delage, me feriez-vous le plaisir de conduire mon destrier de métal sur les berges du fleuve ? J’ai besoin de renouer avec Londres et ses vivifiantes odeurs après six mois passés au bord de l’Hudson.

L’ancienne centrale électrique dans laquelle la Tate Modern est installée se trouve en bordure de la Tamise. À quelques pas, le Millenium Bridge déploie sa silhouette d’acier d’une rive à l’autre.

– Tu veux traverser le pont, Reggie ? lui demandé-je.

– Non merci, on voit bien mieux la cathédrale Saint-Paul d’ici. Je me contenterai de l’admirer de ce côté-ci de la Tamise.

Il fait gris sur Londres ; ce qui ne décourage pas les touristes, qui se pressent sur le pont suspendu qui rejoint la rive droite ou profitent de la vue sur les bancs et les pelouses.

Je suis heureuse de m’être éloignée d’Amberdel pour la journée. L’atmosphère y était irrespirable pour moi depuis le départ d’Orlando, il y a deux jours. J’ai bien essayé de parler à Percy, mais il m’a

ignorée avec constance. Il a tout fait pour empêcher que l'on ne se retrouve en tête-à-tête, fuyant dès que je faisais mine de vouloir lui parler. Il a même pris Julian dans sa chambre la nuit, au grand dam de sa nounou, et l'a fait savoir ; sans aucun doute pour que je n'aie pas le retrouver quand tout le monde dormait. Ce que j'aurais d'ailleurs fait, non pas pour faire des galipettes, mais pour lui dire ce qu'il en était entre Orlando et moi.

– Eh bien, Matilda, que se passe-t-il ?

La voix de Reginald me tire de mes pensées.

– J'ai l'impression que tu n'es pas dans ton assiette depuis que ton fiancé est venu nous rendre visite. Il te manque à ce point ? me demande-t-il.

Reggie a lancé sa remarque un brin sarcastique sans se retourner ; ce dont je me réjouis car j'aurais eu du mal à cacher ma confusion. J'espérais bien avoir donné le change ces deux derniers jours, mais, apparemment, c'est raté, du moins pour les yeux attentifs de Reggie.

– Je... non, tout va bien, dis-je en pestant intérieurement car j'ai bien perçu au son de ma voix que je ne suis guère convaincante.

– C'est curieux, car l'humeur de Percy a changé, elle aussi. Quelle remarquable coïncidence... ajoute Reggie, songeur.

Je m'arrête net. Cette fois, Reginald s'est retourné sur son fauteuil et me regarde avec un sourire amical.

– Si on allait s'asseoir sur le banc pour discuter, Tilda ? Enfin, le banc, c'est pour toi ; moi, j'ai ce qu'il faut, ajoute-t-il, pince-sans-rire, en montrant son fauteuil.

Je pousse son fauteuil jusqu'à un banc libre au bord de l'eau et m'assieds. Je reste un instant sans parler, les yeux rivés sur les bâtiments qui longent la rive droite de la Tamise. Reggie prend ma main, que je lui abandonne sans résistance. Je lui suis reconnaissante de l'amitié qu'il me montre ; cela me met du baume au cœur.

– Reggie... Orlando n'est pas mon fiancé.

S'il est surpris, Reginald le montre à peine, levant juste un sourcil et attendant placidement que je lui donne plus d'explications.

– Enfin, il ne l'est plus, reprends-je. Et il ne l'était déjà plus quand je suis arrivée au château. J'avais déjà rompu quelques jours auparavant. Apparemment, il ne l'avait pas compris ; du moins, il a fait comme si.

– Comme je le comprends ! Qui pourrait accepter de perdre une aussi délicieuse fiancée que toi ? me dit Reggie d'un air candide.

Je souris au compliment.

– L'a-t-il compris maintenant, que tout était fini entre vous ? me demande Reggie.

– J’espère bien que oui ! réponds-je immédiatement.

Ma remarque semble amuser Reggie.

– Mais pourquoi ne l’as-tu pas dit avant ? me demande-t-il, après un instant de réflexion.

– Il m’avait fait promettre de me taire. Il ne voulait pas se sentir humilié devant ta sœur et ta tante.

– Je comprends, dit Reggie avec une petite moue. C’est le genre d’histoire que Penny se serait fait une joie de raconter. Bon, alors maintenant qu’il a compris, pourquoi es-tu si morose ? Tu devrais te sentir enfin libre et t’en réjouir.

Que lui dire ?

– Ton humeur maussade aurait-elle quelque chose à voir avec le séduisant ET irrésistible Lord Percival Spencer Cavendish ?

Piquée, je me lève vivement du banc, tournant le dos à Reginald.

– Absolument pas.

Il m’est beaucoup plus facile de lui mentir le dos tourné plutôt que face à ses yeux inquisiteurs.

– Ah non ? Pourtant, il me semblait que l’ambiance était électrique entre vous ces derniers temps, dit Reggie, qui ne semble pas prêt à lâcher prise.

– Tu te fais des idées, lâché-je laconiquement, les yeux toujours fixés sur la Tamise.

– Sans doute... soupire Reggie. J’ai beaucoup d’imagination. C’est quand même bizarre cette distance entre vous maintenant, alors qu’il a passé les premiers jours à te dévorer des yeux...

– C’est vrai ? dis-je en me retournant brusquement.

Reginald éclate une nouvelle fois de rire.

– C’est absolument vrai ! De même que tu ne semblais toi-même pas insensible à son charme, dit-il goguenard. Oh ! Rassure-toi, ajoute-t-il en me voyant me mordre les lèvres, vous avez suffisamment essayé de cacher cette attirance pour qu’elle échappe à des yeux moins observateurs que les miens. À part peut-être Lady Maggie, qui est une fine mouche, et Penelope qui, de toute façon, se méfie de toi depuis ton premier séjour.

Je profite de cette allusion pour poser une question qui me taraude depuis un moment.

– Mais pourquoi ta sœur ne m’aime-t-elle pas ? Je ne lui ai rien fait !

– Ma chère sœur a toujours trouvé que tu captais beaucoup plus d’attention et d’intérêt que tu ne devrais. Tu es devenue une très belle femme, dit-il en ignorant la rougeur qui envahit mes joues, et toute autre femme peut légitimement t’en vouloir pour cela. Mais, elle était déjà jalouse de toi à l’époque, du temps où Lady Maggie avait passé tout l’été à dessiner avec toi. Elle jalousait aussi l’amitié qu’Emily te portait. Elle ne comprenait pas que tout le monde recherchait ta présence plutôt que la sienne. Pourtant, c’était facile à comprendre, tu étais l’amabilité, la douceur même, et ma pauvre Penny était, et est toujours, un vrai cactus.

C'est pour ça qu'elle me déteste ? La belle et altière Penelope, jalouse de moi ! ?

– Moi, continue Reggie, il a fallu que je me retrouve sur un fauteuil roulant pour comprendre que je n'avais pas d'énergie à perdre à détester ou envier les autres...

J'esquisse un pas vers lui, mais il a un mouvement de recul, sans doute gêné par ce qu'il a pris pour une manifestation de pitié.

– ... ce qui ne m'empêche pas de me moquer de mes congénères, ajoute-t-il rapidement. Pourquoi se passerait-on de ce petit plaisir ? À condition de se servir soi-même. Un peu d'autodérision ne nuit jamais. Mais je m'égare, jeune fille, revenons à nos moutons. Pourquoi ce cher Percy t'ignore-t-il aujourd'hui alors qu'il te couvait des yeux auparavant ?

– C'est à cause d'Orlando, déclaré-je.

Reginald me regarde un instant, visiblement perplexe.

– Tu ne lui as pas dit que vous aviez rompu ? Je comprends que tu aies tenu ta promesse de le cacher à nous autres, mais à lui....

– Il m'évite, il ne veut rien avoir à faire avec moi et je n'ai pas réussi à lui parler, déploré-je.

– Mais pourquoi donc ? Quel comportement étrange... Il ne s'est pourtant rien passé entre vous ? À moins que... si ? Avant que le bel Italien ne débarque ? lance Reggie en m'interrogeant de son regard acéré.

Je suis cramoisie. Heureusement Reginald a pitié de moi.

– Très bien, cela vous regarde, dit-il en me voyant peu décidée à lui donner des détails. Viens ! Emily et Douglas nous attendent pour déjeuner.

Je me mets derrière lui pour pousser son fauteuil. Nous avançons quelques instants sans échanger un mot.

– Tu sais la bonne nouvelle dans tout ça ? dit soudain Reggie.

Parce qu'il y a une bonne nouvelle ? Ravie de l'apprendre.

– Non, c'est quoi ? demandé-je perplexe.

– Tu n'as plus de fiancé et Percy semble très, très fâché. La place est donc libre. Si tu es en manque de chevalier servant, sache qu'il y a un jeune et riche handicapé sur les rangs.

Je souris à sa remarque, mais au regard que Reggie me lance par-dessus son épaule, j'ai l'impression que ce n'est pas tout à fait une plaisanterie.

– Je suis totalement, absolument, indéniablement sous votre charme, *miss Delage*, dit Reggie avec emphase.

J'ai souvent du mal à savoir quand Reggie pratique le deuxième degré. J'ai remarqué que quand il évoquait des sujets sensibles, c'était toujours sur un mode humoristique, comme son handicap par

exemple ; sans doute par pudeur. J'ai bien l'impression qu'il y a quelque sincérité dans sa déclaration, et cela m'embarrasse. J'adore Reggie, on s'est vraiment rapproché pendant la semaine écoulée, mais les sentiments que j'éprouve pour lui sont purement amicaux.

Je choisis de lui répondre sur le même ton léger.

– Eh bien, honorable Reginald Mancroft-Tennant, je prends bonne note de votre candidature. Sachez bien que si j'avais eu le choix, des deux cousins, c'est bien vous que j'aurais distingué.

– Hélas, on ne peut rien contre les élans du cœur, n'est-ce pas ? dit-il d'une voix dans laquelle je ne note aucune trace de badinage mais plutôt une certaine tristesse.

Mon cœur se serre à l'idée que je risque de lui faire du mal, à lui aussi. Je porte déjà le poids de ce que j'ai infligé à Orlando. Je ne veux pas qu'un autre homme se trompe sur mes sentiments.

Reginald me jette un regard par-dessus son épaule et remarque sans doute mon air soucieux. Il retrouve aussitôt un ton joyeux :

– N'aie crainte, Matilda, le plaisir de ta compagnie et ton amitié me suffisent, dit-il. Crois-moi, je ne suis pas plus facile à vivre que mon cher et éloigné cousin, et ton cœur a bien fait de suivre sa voie. Percy est un homme remarquable. Je suis bien placé pour le savoir.

– Ah bon, pourquoi ? dis-je, curieuse.

Reggie, qui s'était tourné à demi vers moi, reprend une position plus confortable, dans le sens de la marche. Peut-être est-ce plus facile pour lui de se confier à l'abri de mon regard.

– Tu sais pourquoi je suis sur ce fauteuil ? reprend-il.

– Euh... à la suite d'un accident de polo, je crois.

– Tes informations sont bonnes, oui, dit Reggie d'une voix sourde. C'est difficile à croire, mais j'étais un excellent joker ; pas aussi bon que Percy, mais... disons que je tenais mon rang. Je participais à un tournoi au Brésil. Percy était présent, mais nous ne jouions pas dans la même catégorie ; tu sais que Percy a cinq ans de plus que moi. Bref, lors d'une partie, un adversaire a donné un coup de maillet sur la tête de mon cheval, qui s'est écroulé sur moi... Percy a été l'un des premiers à venir me secourir. On a réussi à me dégager de sous le canasson, mais j'étais déjà bien abîmé, comme tu peux le voir, dit-il avec un petit rire amer.

Je me rends compte que, absorbée par les propos de Reggie, j'ai ralenti le pas, si bien que nous sommes presque à l'arrêt. C'est la première fois en une semaine que je l'entends parler de cet accident. Si Reggie fait souvent allusion à sa condition de handicapé sur le mode humoristique, il a cependant évité jusqu'ici de mentionner la cause de son handicap. Emily l'a à peine mentionnée à mon arrivée, et nous n'avons plus abordé le sujet depuis.

– Après cela, Percy ne m'a plus quitté pendant les semaines qu'a duré mon hospitalisation à São Paulo. J'étais encore un adolescent, j'avais peur, j'avais mal, mes membres étaient morts mais j'ai subi plusieurs opérations pour essayer d'arranger au moins le reste, et tout ça, à des milliers de kilomètres de chez moi... Je ne sais pas ce que je serais devenu sans lui. Mes parents n'ont pas daigné faire le déplacement. Je suppose que mon père n'a pas apprécié que son héritier ait eu le mauvais goût de perdre

ses jambes. Quant à ma mère, elle était trop occupée avec ses diverses œuvres de charité pour venir soutenir et consoler son fils à l'autre bout du monde.

– Je... je suis désolée, Reggie.

Cette fois, j'ai arrêté de pousser le fauteuil. Je me sens triste pour Reggie, mais je ne sais pas quoi lui dire, ni que faire ; je ne veux pas faire montre de pitié car je sais que cela le hérisse. Je pose doucement ma main sur son épaule.

– Mais ne le sois pas, très chère, dit-il d'une voix redevenue gaie, tout en posant la main sur la mienne comme s'il voulait me reconforter, moi. C'était il y a bien longtemps. Tu vois, j'ai survécu. Je suis même devenu un être humain plus agréable que jadis... J'étais assez infect, n'est-ce pas ?

– Une horreur, réponds-je en riant.

– Tu vois... Aujourd'hui, je suis absolument délicieux. J'ai aussi développé d'autres centres d'intérêt qui me comblent, et, ma foi, malgré mon petit défaut, les femmes me trouvent assez à leur goût, dit-il en montrant ses jambes inertes. Contrairement à ce que je pensais en me réveillant à l'hôpital, je suis bien heureux d'avoir survécu. Et cela, je le dois en grande partie à Percy. Je ferais n'importe quoi pour lui. Je ne peux pas t'en vouloir si tu as eu un coup de cœur pour M. le Comte...

J'ouvre la bouche pour protester et me ravise. À quoi bon essayer de démentir ?

– ... je me demande même comment il pourrait en être autrement, continue Reggie. Si j'étais une femme, je le trouverais irrésistible. Il n'a pas très bonne réputation, mais, crois-moi, c'est une très belle âme, et fidèle. Moi... hum... disons qu'il vaut mieux m'avoir comme ami que comme amant ! Tu vois, ça tombe bien, mon amitié t'est tout acquise et elle sera éternelle. Elle le sera d'autant plus si tu arrives à nous sortir d'ici avant que l'orage n'éclate et vienne ruiner mon dispendieux costume en vigogne, dit-il en changeant soudain de ton et en montrant le ciel menaçant, sans doute gêné par la solennité de son serment. En avant, toute !

4. La mort de près

n'ai pas très bien dormi cette nuit. Quand nous sommes rentrés de Londres, j'ai appris que Percival s'y était lui-même rendu pour une visite au cabinet d'avocats qui s'occupe des biens de la famille, et il n'est pas rentré pour dîner. Je désespère de lui parler un jour. Je commence même à douter que cela en vaille la peine. Pendant cette nuit presque blanche, j'ai eu le temps de réfléchir à la situation et je la vois désormais sous un angle nouveau. Je serais bien présomptueuse de croire qu'il se donne autant de mal pour m'éviter. Non seulement ses affaires l'appellent véritablement à Londres, mais, en outre, s'il ne veut pas me parler, ce n'est pas parce qu'il m'en veut de lui avoir menti, et encore moins parce qu'il serait jaloux d'Orlando, comme je l'ai un peu espéré. Cela m'est apparu tout à coup : il regrette ce qu'il s'est passé entre nous, tout simplement. Il ne m'en veut pas, il m'ignore. Il avait envie de passer du bon temps pour égayer son veuvage et il m'avait sous la main, totalement énamourée et prête à me jeter à sa tête. Et maintenant, il est bien embarrassé. Il m'évite, fait comme si rien ne s'était passé, comme s'il ne m'avait pas couvert le corps de baisers, comme s'il ne m'avait pas fait l'amour avec passion...

Je chasse ces images brûlantes de ma tête avec colère. Il faut que j'arrête de ressasser et de me languir. J'ai fait une bêtise en couchant avec Percival. J'ai pris cela plus au sérieux que je n'aurais dû ; eh bien, tant pis pour moi ! Je dois avancer. Je ne vais pas gâcher le reste de mon séjour avec des regrets et des lamentations. Je me demande si cette fameuse prédiction, celle de la voyante lorsque j'étais enfant qui disait que l'homme de ma vie porterait les initiales P. C., ne m'a pas influencée. Peut-être m'a-t-elle fait voir sous un jour romantique une banale aventure d'une nuit ?

Je sors enfin du lit où je n'ai guère trouvé de repos et me glisse sous la douche, avant de m'habiller pour aller faire un tour. Tout semble calme dans le château. Ces dames sont de grandes dormeuses ; elles se lèvent rarement avant 9 h 30 ou 10 heures, et il n'est que 8 heures. Douglas n'est pas en reste.

Je descends au rez-de-chaussée et jette un œil dans le grand salon que j'appelle « Salon des tapisseries » car quelques merveilles y sont accrochées, dont une tapisserie d'Aubusson du XVI^e siècle : un vrai bijou.

La nounou de Julian, le fils de Percy, est assoupie dans un fauteuil, un livre posé sur ses genoux. L'enfant doit encore dormir dans sa chambre. La nounou est une dame entre deux âges, une Anglaise que Percy a prise à son service pour la durée de son séjour en Europe, m'a dit Emily, la nounou argentine ayant profité de ce voyage pour partir en voyage de noces. Je ne doute pas que celle-ci soit très qualifiée, mais je ne la trouve guère chaleureuse avec Julian. De plus, elle semble toujours très soulagée lorsque l'enfant passe du temps avec moi ou quelqu'un d'autre du château, c'est-à-dire quasiment tout le temps. Elle s'éclipse alors et Dieu sait à quoi elle s'occupe.

Je jette un dernier regard à la pièce pour voir si Julian n'est pas en train de jouer dans un recoin, puis quitte le château sans rencontrer autre âme qui vive. Je frissonne dans mon gilet en laine et rajuste mon écharpe autour de mon cou. Je prends la direction de la forêt, respirant à plein poumon l'air pur et vivifiant. Le temps s'est encore rafraîchi, et, même si j'adore la verte campagne anglaise, je regrette un peu mon soleil toscan. Mes pensées me ramènent à Florence. Dans quelques jours, je devrai rentrer et je

m'inquiète un peu au sujet de mes retrouvailles avec Orlando. L'atelier de création de Mimi se trouvant dans le bâtiment qui abrite le siège de l'empire familial, je vais continuer à le croiser régulièrement. J'espère que nous arriverons à préserver une relation amicale.

Un bruit auquel je ne prête tout d'abord pas attention vient gêner mes réflexions. Je réalise soudain que c'est Scoop, le Jack Russel de Lady Margaret, qui aboie à tout rompre. Le bruit semble venir du lac. Je suis étonnée ; je n'ai jamais vu ce chien s'aventurer seul aussi loin du château. À moins qu'il ne soit accompagné, mais de qui ? Lady Margaret n'est pas une adepte des promenades matinales à ce que je sache.

Intriguée, je presse le pas en direction des aboiements. Scoop ne semble pas vouloir se calmer, et cela commence à m'effrayer. On dirait qu'il veut donner l'alerte. Brusquement, je revois la nounou de Julian endormie. Et si Scoop était avec Julian ? Sans réfléchir, je me mets à courir à perdre haleine en direction du lac. Mon cœur bat à 100 à l'heure. Scoop, qui m'a entendue, vient à ma rencontre et repart comme une flèche en direction de l'étang, comme s'il voulait me guider. Je discerne de loin un ballon qui flotte à la surface de l'étang. En un quart de tour, je comprends la situation : Julian a fait tomber le ballon, a cherché à le récupérer et a sans doute glissé dans les eaux saumâtres. Elles sont peu profondes, mais suffisamment pour être dangereuses pour un enfant de 5 ans. Affolée, j'appelle Julian de toutes mes forces, mais je n'obtiens aucune réponse. Je scrute désespérément la surface de l'eau et j'entrevois son corps pris dans les hautes herbes, la tête sous l'eau. Sans réfléchir, je me jette dans l'étang tout habillée et parviens à nager jusqu'à lui. La peur décuple mes forces, et sans que je sache très bien comment, je réussis à le sortir rapidement de l'eau et à le déposer sur la rive.

– Julian, Julian, parle-moi !

L'enfant est inanimé, il ne répond pas à mes cris, il ne respire plus. Je dois garder la tête froide, ne pas céder à la panique. Mon père, Dieu merci, nous a appris très jeunes, à Paul et à moi, les gestes de premiers secours. J'écarte les boucles mouillées qui collent au visage de Julian, pâle comme la mort, et fais basculer sa tête vers l'arrière. Je ne sens pas le froid. Je ne ressens rien que la peur immense de perdre cet enfant dont la vie s'échappe. Je pince ses narines et entreprends de lui faire un bouche-à-bouche. Comme il ne réagit pas, je commence un massage cardiaque. Puis j'alterne avec un nouveau bouche-à-bouche, comme mon père me l'a appris.

Ne panique pas, Matilda ! Ne panique pas !

Entre deux insufflations, je hurle pour avoir du secours. Je commence à perdre tout espoir de le ranimer et les larmes coulent de plus en plus fort sur mes joues. Soudain, je vois sa petite cage thoracique se soulever.

Il respire !

Julian se met à tousser, puis crache l'eau de ses poumons. Ce sont des larmes de soulagement qui coulent maintenant de mes yeux.

Je prends l'enfant dans mes bras et, Scoop sur mes talons qui aboie toujours, je fonce vers le château à travers la forêt. Je titube sous son poids, mais je continue aussi vite que je peux. Tandis que nous

atteignons le pré, j'aperçois le chauffeur de Lady Margaret, sans doute alerté par mes cris et les aboiements de Scoop, qui court vers nous. Il prend l'enfant dans ses bras solides et l'emporte à toute vitesse vers le château, devant lequel je perçois une grande agitation. Je tombe à genoux. Je n'ai plus la force ; l'émotion a été trop forte. Je sanglote au milieu de l'herbe rase, jusqu'à ce que la cuisinière vienne me chercher et me fasse rentrer en me soutenant, tandis que je m'accroche à elle, les jambes vacillantes. Je n'ai pas la force de parler, mais je l'entends me dire que les secours ont été appelés. Je n'ai pas encore atteint le perron que je perçois la sirène de l'ambulance.

- Julian va bien ?
- Oui, ne t'inquiète pas, me répond Emily. Il s'est endormi. Lavinia est restée avec lui.
- Vous avez appelé son père ? dis-je inquiète.
- Oui, bien sûr ! Ne t'inquiète pas. Tu devrais te reposer maintenant, me rassure Emily.

Après cette montée d'adrénaline, j'étais en état de choc. Mon amie m'a fait prendre une douche très chaude, m'a aidée à enfiler le tee-shirt qui me sert de pyjama et m'a forcée à prendre le calmant recommandé par le médecin qui s'est occupé de Julian. L'enfant va bien, heureusement. Il ne voulait pas lâcher ma main, mais Lady Margaret m'a forcée à quitter sa chambre pour aller ôter mes vêtements mouillés. Je ne m'étais pas aperçue que je grelottais. Rassérénée, je sombre dans une douce léthargie.

Un bruit dans ma chambre me tire d'un profond sommeil. J'ouvre les yeux et je vois Percival au pied de mon lit, me regardant avec une drôle d'expression.

Je suis en train de rêver ?

- Pardon. Je t'ai réveillée ? me demande-t-il d'une voix douce.
- Non... enfin, je ne sais pas... Ça fait longtemps que je dors ? lui demandé-je, tout en essayant de retrouver mes esprits.
- Une dizaine d'heures, je crois. Je suis passé te voir deux fois, mais tu dormais profondément. Ce calmant devait être vraiment puissant.

À ces mots, tout me revient : Julian, l'étang, l'ambulance...

- Comment va Julian ? dis-je en me redressant.
- Il va bien. Grâce à toi, me dit Percival avec un sourire plein de tendresse et de reconnaissance.

Il fait le tour du lit et vient s'asseoir près de moi. Je sens comme une décharge électrique lorsqu'il me prend la main.

– Je ne pourrai jamais assez te remercier de ce que tu as fait pour lui, dit-il, visiblement ému. Et pour moi ! ajoute-t-il. Je l'aime plus que tout. Je ne peux pas imaginer ce que je serais devenu s'il... s'il était...

À la pensée de ce qu'il aurait pu arriver à son fils, ses yeux s'embuent de larmes. Je ferme les paupières, mais je ne peux échapper aux terribles images de Julian, livide, étendu inanimé sur le sol

boueux.

– J’ai eu si peur, dis-je en frissonnant.

Percival me prend dans ses bras. La douce chaleur de son corps, ses bras autour de moi m’apaisent. Nous restons un long moment ainsi enlacés. J’ai l’impression que je pourrais rester ainsi toute ma vie, mais je me souviens de la situation et je m’écarte de lui. Nous nous regardons, subitement gênés par cet instant d’intimité.

– Tu as faim ? me demande Percival.

– Mais, en fait... je crois bien que oui ! Je n’ai pas mangé de la journée, avoué-je.

– J’étais venu t’apporter un plateau, au cas où tu te réveillerais au milieu de la nuit, annonce-t-il en allant le chercher sur la commode.

– Mais je ne suis pas malade ! Je pouvais descendre, dis-je, confuse devant tant d’attentions.

Le maître du château se transforme en majordome pour mes beaux yeux !

– J’avais envie de faire quelque chose pour toi, dit-il en souriant.

Je me jette sur un des sandwiches œuf-concombre disposés sur une assiette de porcelaine blanche. J’ai tellement faim que cela me semble la meilleure chose que j’ai jamais mangée. Percival est assis au pied du lit et me regarde, amusé par le spectacle.

– Je peux te demander autre chose ou mon crédit est terminé ? dis-je timidement, après avoir avalé la dernière bouchée de mon sandwich.

– Tout ce que tu veux, Matilda, tout ! Comment pourrais-je te refuser quoi que ce soit ?

– Percival, je voudrais que l’on parle de ce qu’il s’est passé l’autre jour, lorsqu’Orlando est venu au château...

Aussitôt, je le vois se raidir.

– Ne revenons pas là-dessus, Matilda. Tu fais ce que tu veux de ta vie ; cela ne me regarde pas. Tu n’as pas de compte à me rendre, dit-il avec une grimace.

Il se lève du lit et va vers la fenêtre et semble s’absorber dans la contemplation d’un paysage qu’il connaît pourtant par cœur et dont il ne doit pas voir grand-chose car il fait déjà sombre.

– Ça, reprends-je d’une petite voix, j’ai bien compris que ce que je faisais, ou ressentais, ne t’intéressait guère. Ne t’inquiète pas, j’ai compris aussi que tu regrettais et même que tu voulais oublier cette nuit passée ensemble...

– Moi ? proteste-t-il en se tournant vers moi.

– ... et que, pour toi, ça ne représentait rien, continué-je sans me laisser troubler, mais pour moi, ça n’était pas anodin. Je n’ai pas l’habitude de me donner au premier venu. Je voulais que tu le saches, et que tu saches aussi qu’Orlando n’est plus mon fiancé, qu’il ne l’était plus lorsque nous avons passé la nuit ensemble, toi et moi. J’avais rompu avant même de venir à Amberdel.

Percival a brusquement détaché ses yeux de la fenêtre et me regarde, stupéfait.

– Mais pourtant...

– Pourtant il est venu, croyant recoller les morceaux ; ce qui n'a pas été le cas. Son amour-propre en a pris un coup et il m'a dit de cacher la rupture jusqu'à ce qu'il la rende officielle. Je voulais quand même te le dire, à toi, mais tu ne m'en as pas laissé l'occasion.

En trois pas, Percival est de nouveau près de moi. Il s'assied à mes côtés, me prend la main et plonge ses yeux bleus dans les miens. Il n'est pas rasé. Sans doute que le coup de fil le prévenant de l'accident de son fils l'a cueilli au saut du lit. Ses mèches blondes et courtes sont en bataille, quelques poils roux constellent sa barbe naissante ; ce qui lui donne un petit air sauvage que je trouve tout à fait à mon goût. La tension a marqué son visage. Ses yeux qui me scrutent sont cernés et il me semble plus beau que jamais. Je sens l'odeur musquée de sa peau que ne masque aucune eau de toilette. J'attends, la gorge serrée, qu'il parle enfin, mais il se contente de m'observer avec une intensité intimidante. Puis, il caresse ma joue.

– J'ai tellement pensé à toi depuis cette nuit dans ma chambre, murmure-t-il.

La surprise qu'il voit dans mes yeux semble l'amuser.

– Ce qu'il s'est passé n'était pas plus anodin pour moi que pour toi, Matilda, poursuit-il.

Je l'observe, un brin incrédule, mais je dois bien me rendre à l'évidence, il a l'air tout à fait sincère.

– Alors pourquoi m'as-tu évitée depuis ? l'interrogé-je.

J'ai bien ma petite idée, mais j'aimerais l'entendre dire.

– Parce que... commence-t-il, hésitant.

– Parce que quoi ? insisté-je, l'encourageant à se livrer davantage.

– Parce que je t'en voulais de ne pas m'avoir dit que tu étais fiancée... finit-il par me confier.

– ... ce que je n'étais pas ! m'empressé-je de répondre.

– ... de m'avoir fait croire que tu étais libre. À ma décharge, je ne pouvais pas deviner que c'était bien le cas, après l'entrée en scène fracassante de ton Italien, dit-il avec une moue.

Je baisse la tête, un peu gênée à ce rappel.

– Et j'ai vu le baiser qu'il t'a donné en partant, ajoute-t-il.

Mais il était où ? Décidément, ce château a trop de fenêtres !

– Mais c'était pour donner le change à Penelope ! Il avait peur qu'elle raconte partout qu'il était allé jusqu'en Angleterre pour se faire jeter par son horrible ex ! me justifié-je.

Percival sourit et reprend d'une voix radoucie.

– Quoi qu'il en soit, je m'en veux maintenant. J'aurais dû te faire confiance et faire confiance à mon instinct. Quelque chose me disait que tu n'étais pas ce genre de fille, mais je n'ai pas voulu l'écouter. Je crois que la jalousie m'a fait perdre la tête.

La « jalousie » ? J'ai bien entendu ?

J'essaie de n'en rien montrer, mais je crois qu'il a lu sur mon visage ma stupéfaction et aussi ma jubilation à l'écoute de ses dernières paroles, car il éclate de rire.

– Oui, ma jalousie. Moi qui croyais que ton cœur ne battait que pour moi depuis l'enfance, quelle déconvenue ! ajoute-t-il en plaisantant.

S'il savait... Il n'est pas si loin de la vérité !

– Tu sais, j'ai bien grandi depuis... commencé-je.

– Oui, j'avais remarqué, dit-il en louchant ostensiblement sur le décolleté de mon tee-shirt trop grand.

Je m'empresse de remonter l'encolure, gênée.

– C'est un peu tard pour te cacher, non ? fait-il, ironique.

– Ce n'est pas parce que l'on a couché ensemble une fois que je vais oublier toute pudeur.

– Non ? C'est dommage... dit-il en faisant une petite moue de déception.

Il est dangereusement proche de moi. Je sens que tout mon corps est en émoi ; je suis bien réveillée cette fois. Troublée, je fais la première chose qui me passe par la tête pour m'éloigner de lui. Je prends le plateau et me lève pour aller le déposer sur la coiffeuse. Je réalise alors que ce n'est pas une excellente idée, mon tee-shirt étant aussi court qu'il baille au niveau de la poitrine.

– Tu as peur de moi ? Tu sais, je ne vais pas te sauter dessus, profiter de ta faiblesse après ce que tu as vécu aujourd'hui, lance-t-il, mi-plaisantant, mi-sérieux.

Il s'allonge de tout son long sur le lit, les mains croisées derrière la tête, et me regarde avec un sourire que je trouve de plus en plus embarrassant.

– Tout d'abord, je vais très bien. Je n'ai aucune faiblesse, dis-je en tirant mon top sur mes fesses.

– C'est une invitation ? me coupe-t-il.

Ce qu'il est agaçant !

– Non, une précision.

– Tant pis ! fait-il, sans me quitter de ses yeux troublants.

J'ai bien envie de lui rabattre son caquet. Il est exaspérant à être si sûr de lui et de son pouvoir de séduction !

– Mon cher Lord, je suis un peu déconcertée. Vous étiez moins avenant ces derniers jours et j'ai dû mal à me faire à vos changements d'humeur. Un jour, vous me fuyez, et le suivant, vous me faites des avances... Ce sont bien des avances, n'est-ce pas ? m'enquiers-je.

Un sourire carnassier se dessine sur le visage de Percival et il se redresse lentement sur la couche.

– Absolument Matilda, je te fais des avances. Maintenant que je te sais célibataire, je ne vois pas

d'obstacle à refaire ce que nous avons si bien réussi l'autre jour, me répond-il.

– Qui te dit que j'en ai envie ? le provoqué-je.

Percival bondit du lit et se dresse devant moi. J'ai reculé instinctivement et je sens dans mon dos la fraîcheur du mur. Il ne sourit plus ; il me regarde même gravement.

– Matilda, j'ai envie de toi, dit-il d'une voix basse et rauque. Ces derniers jours, j'étais en colère contre toi, mais aussi contre moi, car même si je t'en voulais, je désirais plus que tout t'avoir de nouveau dans mes bras. Mais, tu n'as qu'un mot à dire et je sors immédiatement de cette chambre.

Son visage n'est qu'à quelques centimètres au-dessus du mien. Mes yeux sont rivés aux siens ; je n'y vois nulle trace de certitude ou de suffisance. Il n'a vraisemblablement pas pris la mesure de l'attrance que j'éprouve pour lui.

Comment peut-il seulement douter de ma réponse ?

– Reste.

Un sourire de reconnaissance éclaire le visage de Percival, qui m'attire à lui et, doucement, vient poser un baiser sur ma bouche. Sa langue s'insinue entre mes lèvres et vient caresser la mienne. Ses baisers devenus brûlants échauffent mon corps. Il s'écarte de moi et entreprend de me retirer mon tee-shirt. Docilement, je lève les bras au-dessus de ma tête, tandis qu'il fait valser mon haut sur le parquet. Je garde mes poignets plaqués sur le mur au-dessus de ma tête, offrant mon buste cambré à sa convoitise. Il s'empare avidement de mes seins ainsi exposés, les baise fougueusement, puis les empoigne tout en léchant mon cou. Ses lèvres descendent vers mon ventre tandis qu'il garde ses doigts durs sur mes tétons électrisés. Il lèche mon nombril, avant de descendre vers mon pubis. Je me mords les lèvres pour ne pas gémir. Il plonge alors entre mes jambes, écartant mes cuisses de ses mains. Sa langue s'entortille dans mes replis ; il lape voracement mon clitoris qui irradie de plaisir.

Je n'en reviens pas d'être de nouveau dans ses bras. La première fois, c'était comme dans un rêve. Ensuite, Percival a mis tellement de distance entre nous que j'ai vraiment eu l'impression que cela ne s'était jamais produit, et surtout, que cela ne se reproduirait jamais. Et maintenant, il est là contre moi et il me donne un plaisir indescriptible. C'est comme s'il connaissait mon corps mieux que moi-même.

Je passe une jambe par-dessus son épaule, collant mon sexe contre sa bouche affamée. Je me cramponne à ses cheveux, la tête rejetée en arrière, tandis que tout mon corps est pris de spasmes. Je jouis de sa langue experte avec une intensité et une rapidité nouvelles pour moi.

Haletante, je reprends peu à peu mes esprits, tandis que Percival, toujours à genoux devant moi, couvre mes cuisses de petits baisers plus sages. Aussi aigu que le plaisir ait pu être, je sens que mon désir pour lui n'est pas éteint, et il le sait. J'ai envie de caresser son corps à mon tour, de sentir son sexe en moi. C'est alors que le gong retentit.

C'est l'heure du dîner.

Percival se redresse avec un air contrarié.

– Reste avec moi, dis-je en l’attrapant par sa chemise.

Il me regarde et son visage s’adoucit d’un sourire.

– Je ne vois pas comment je pourrai justifier mon absence, surtout si tu ne descends pas. Tu viens ? me dit-il en m’encourageant du regard.

– Non, surtout pas, dis-je, gênée à cette perspective. Après ce que tu m’as fait, je ne suis pas en état de faire la conversation. Je ne suis même pas habillée. Et puis j’aurais l’impression d’avoir tatoué sur le front : « Je viens d’avoir un orgasme ! ».

Percival éclate de rire.

– Bon, très bien. Je leur dirai que tu as mangé tout ce que je t’ai apporté et que tu t’es rendormie. Quant à moi, je suis obligé d’y aller, mais je reviens très vite. Je n’en ai pas fini avec toi, dit-il avant d’aller se passer la tête sous l’eau dans la salle de bains.

Il se recoiffe des doigts devant le miroir, puis vient me planter un baiser suave sur les lèvres, avant de sortir. Il a oublié de récupérer le plateau. Je m’aperçois que j’ai encore faim et je me jette sur la généreuse part de gâteau aux carottes qui m’attend sur une assiette.

Ma dînette terminée, je décide d’aller prendre un bain en attendant le retour de Percy. Tandis que je fais couler l’eau, je me regarde dans le grand miroir posé sur le mur habillé de mosaïques vert tendre. Je me fais un chignon rapide sur le sommet du crâne pour ne pas mouiller mes cheveux. Mes yeux descendent vers ma poitrine menue et haut placée. J’observe mon corps, ce corps que Percival a dévoré de baisers. Je pose une main sur mon pubis. Je revois la tête de mon amant entre mes cuisses et je rougis à ce souvenir, tandis que je sens mon sexe se réveiller de nouveau. Je ne me reconnais plus : avec lui, je m’abandonne comme jamais je ne l’ai fait avant. Ma pudeur s’envole, et le moindre de ses frôlements me met dans tous mes états.

Je me glisse dans la grande baignoire sur pieds qui trône sur le sol carrelé de pierre naturelle dans les tons bruns, au milieu de la pièce délicieusement aménagée. Elle est très moderne dans son installation, avec sa grande vasque de marbre posée sur un meuble de bois massif, même si le charme d’époque a été préservé. Mon corps se laisse aller au bien-être que me procure l’eau chaude et je laisse mes yeux vagabonder sur le mur en pierres apparentes dans lequel s’encadre une grande fenêtre. Je suis excitée à l’idée du retour de Percival. Je sais qu’il va me falloir être patiente car les repas au château ont tendance à s’éterniser. Mes doigts se perdent entre mes cuisses. Je pose mes mains sur mes seins ; j’imagine que ce sont les siennes et une certaine langueur m’envahit.

– Tu commences sans moi ?

Je me retourne en sursaut, éclaboussant le sol, pour découvrir Percival dans l’encadrement de la porte que j’avais laissée entrebâillée. Toute à ma rêverie, je ne l’avais pas entendu entrer dans ma chambre. Sous l’effet de la surprise, je me suis recroquevillée dans la baignoire.

– Mais pourquoi tu te caches ? Tu as le plus ravissant des corps. Laisse-moi t’admirer, me dit Percival, dont les yeux bleus brillent d’une flamme que je commence à reconnaître.

– Seulement si tu te déshabilles ! Je ne veux pas être la seule à être nue, dis-je taquine.

Percival n'a manifestement pas l'intention de se faire prier. Il m'adresse un sourire des plus sexy et se déchausse rapidement du bout des pieds.

Je change de place dans la baignoire pour lui faire face. Je ne veux rien rater de son strip-tease. Sans me lâcher du regard, il défait un à un les boutons de sa chemise. Une douce chaleur irradie mon ventre. Je n'ai pas revu son corps nu depuis la nuit passée ensemble, et le redécouvrir m'émeut indéniablement. J'ai encore du mal à réaliser que l'homme qui régnait sur mes rêveries chastes d'adolescente est mon amant. J'admire son torse large, à peine marqué par la longue et fine cicatrice blanche, ses bras puissants libérés du coton délicat. Il fait glisser sa fermeture Éclair, et son pantalon tombe à ses pieds. Malgré moi, j'ai les yeux braqués sur son érection.

Pas de doute, je lui fais de l'effet !

Il s'avance lentement vers la baignoire. Avant qu'il puisse y pénétrer, je m'agenouille dans l'eau et pose mes mains des deux côtés de ses cuisses dures. Il s'immobilise. Ma bouche est à la hauteur de son sexe dressé. Excitée par ma propre audace, je l'effleure du bout des lèvres, puis de la langue. Je m'arrête un instant pour regarder Percival. Il m'observe, attentif, à travers ses yeux mi-clos. Je saisis son membre d'une main et je le mets dans ma bouche. Je le suce lentement, m'interrompant pour le caresser de ma langue. Il gémit doucement, tandis que ses mains défont mon chignon et caressent mes cheveux libérés. Le voir ainsi abandonné, quasi vulnérable, accroît mon excitation. Je me fais de plus en plus gourmande, mais il me repousse délicatement :

– Attends ! Sinon je vais jouir, dit-il d'une voix rauque et chargée de sensualité.

Il s'éloigne du bord de la baignoire et ramasse son pantalon resté à terre. Je le vois fouiller dans une poche, de laquelle il retire un préservatif.

M. le Comte a pensé à tout !

Percival enfle le bout de plastique sur sa protubérance et revient vers moi, qui suis toujours à genoux dans l'eau. Il me prend dans ses bras et m'extirpe prestement de la baignoire.

– J'adore ta bouche, mais je veux te voir jouir avec moi, dit-il en s'emparant fiévreusement de mes lèvres.

Il plaque son corps sec sur ma peau mouillée. Je sens la chaleur de son sexe collé sur mon ventre, ses mains empoignant mes fesses. Mes seins frémissent au contact de son torse. Je réponds à ses baisers avec fougue, presque comme si ma vie en dépendait. Je voudrais qu'il me prenne là, tout de suite, mais Percival semble désireux de calmer le jeu. D'une poigne douce mais ferme, il défait mes mains qui s'accrochent désespérément à son cou, pour pouvoir se dégager. Il dit en riant :

– Tu crois vraiment que je vais partir ?

À vrai dire, pas du tout, vu son érection ! Mais je n'ai juste pas envie que sa peau s'écarte d'un millimètre de la mienne.

Percy va décrocher le peignoir de bain nid-d'abeilles immaculé et me couvre avec. Je fais mine de le rejeter, mais il éclate d'un rire tendre.

– Laisse-moi faire ! Je serais un hôte bien négligent si je te laissais prendre froid, dit-il d'un ton suave.

Je le laisse frotter mon corps par-dessus l'éponge moelleuse, mais je me rends compte que cette délicate attention est en fait un prétexte à un jeu sensuel. Ses frictions deviennent des caresses voluptueuses, sur mes fesses, mes cuisses, entre mes jambes, mes seins, et cela m'échauffe les sangs. J'ai envie de l'embrasser, mais il se tient de telle façon que mes lèvres ne peuvent l'atteindre ; ce qui ne fait que croître mon désir. À chacune de mes tentatives, il éclate de rire, mais il recule son visage et ne cède pas à mes œillades implorantes. Je finis par me laisser sagement manipuler, jouissant de ses attouchements. Rapidement, c'est au tour de Percival de ne plus pouvoir contenir son excitation. Soudain, il retire le peignoir dans lequel il m'avait enveloppée, me prend dans ses bras et me porte jusqu'à la chambre. Il me dépose sur le lit et s'apprête à me rejoindre quand je le repousse du pied.

À mon tour de jouer avec sa patience !

Percival, bloqué dans son élan, me regarde, étonné.

– Quel genre d'hôte seriez-vous, M. le Comte, si vous troussiez ainsi une de vos invitées ? lui lancé-je, espiègle.

Il me regarde avec malice et je vois un sourire s'épanouir sur son visage.

– Je me garderais bien de le faire... tant que je n'y aurais pas été expressément convié, réplique-t-il.

Il s'empare du pied que j'ai posé sur son ventre pour le tenir à distance, et le porte à ses lèvres. Il pose un baiser sur la plante, puis entreprend de suçoter mes orteils. Je suis au supplice, mais un délicieux supplice. Je n'ai qu'une envie, qu'il se jette sur moi et me pénètre, mais je ne peux pas montrer moins de contrôle que lui !

Je me tortille sur le lit car sa bouche me procure un plaisir nouveau et irrésistible.

– Viens ! ne puis-je m'empêcher de dire.

J'ai un peu honte de montrer si peu de retenue, mais Percival a des talents qui m'ôtent toute résistance.

– Les désirs de mes invitées sont des ordres, dit-il, avant de se coucher sur moi et d'ajouter tendrement à mon oreille : petite joueuse !

Je noue mes bras autour de son cou et l'attire à moi. J'aime sentir le poids de son corps dur contre le mien, sa bouche exigeante, ses mains qui semblent prendre possession de moi. Il enfonce son membre dans mon sexe humide qui n'en pouvait plus d'attendre. Je gémiss, me collant contre lui, l'enserrant de mes jambes, les mains cramponnées à ses fesses musclées. Il s'immobilise un instant en moi, se recule pour mieux voir mon visage et se repaître du plaisir qu'il montre. Puis, lentement, il commence à bouger au-dessus de moi, s'enfonçant toujours plus profond, sans me lâcher du regard. Nos corps moites et

confondus bougent au même rythme. Nos langues se mêlent et se démêlent. Le plaisir arrive par vagues, qui déferlent de plus en plus fort. Je ne quitte pas Percy des yeux ; je veux le voir perdre pied et moi-même jouir du bonheur que je lui procure. Nos deux corps se tendent dans un bel ensemble, parcourus du même frisson. Il retombe sur moi dans un cri et m'étreint.

Nous restons ainsi enlacés quelques instants, puis Percy se rejette sur le côté et je me niche entre ses bras, la tête sur sa poitrine. J'entends les battements de son cœur qui ralentissent peu à peu. L'assoupissement me gagne et je m'abandonne au bien-être qui a envahi mon corps, quand je sens la main de Percy qui effleure mes cheveux.

– Matilda, je dois y aller, murmure-t-il. Il faut que j'aille rejoindre Julian. Il est avec ma mère, mais je lui ai dit que je prendrai la relève pour la nuit.

Sans ouvrir les yeux, j'esquisse un grognement et resserre mon étreinte.

– C'est difficile aussi pour moi de te quitter, mais je veux être à ses côtés quand il se réveillera, poursuit-il à voix basse.

Je déteste devoir m'arracher à lui aussi vite après l'amour, mais je comprends les raisons de son départ. Je m'écarte de lui pour qu'il puisse se dégager et enfouis ma tête dans un oreiller. Je ne sais pas ce qui provoque ce regain de léthargie, le calmant ou le plaisir, mais je me sens à nouveau somnolente. Dans un demi-sommeil, je l'entends se rhabiller. Puis, je sens ses lèvres qui posent un dernier baiser sur ma bouche. Je sombre dans un sommeil voluptueux, encore habitée du souvenir de notre étreinte, avant même qu'il ne soit sorti de ma chambre.

5. Du rififi dans l'aristocratie

Je me réveille seule dans mon lit, mais les draps sont encore imprégnés de l'odeur de Percival. J'enfouis ma tête dans les plis du tissu, renifle les derniers effluves de sa peau... Je n'ai donc pas rêvé ; il était bien dans mon lit cette nuit. Nos étreintes, à la lumière du jour, me paraissent si irréelles.

Je me lève avec beaucoup plus d'entrain que la veille. Hier, la journée a été terrible, mais la nuit qui a suivi m'a donné de nombreuses raisons de me réjouir. Certes, Percival s'est montré le plus doux et le plus fougueux des amants, mais il s'est également dévoilé ; ce qui est aussi important pour moi. Il a laissé tomber ses défenses, oublié un peu cette morgue qui le rend si distant, et il s'est montré dans notre intimité tel qu'il est vraiment, tendre et sensible.

Je me prépare rapidement avant de descendre au petit déjeuner. Mon cœur bat à l'idée de le revoir, comme avant un premier rendez-vous, mais je ne trouve qu'Emily et Penelope attablées. Douglas est reparti la veille pour Londres et, apparemment, Lady Margaret, Reggie et Lavinia ne sont pas encore descendus.

– Alors, comment vas-tu ? me demande Emily qui s'est levée pour venir m'embrasser, tandis que Penelope me salue d'un hochement de tête et replonge dans le magazine de mode ouvert à côté de sa tasse de café fumante.

– Ça va bien, ne t'en fais pas. Je me suis bien reposée, la rassuré-je.

– J'ai cru que tu ne te réveillerais jamais ! s'exclame Emily. J'ai même passé une tête dans ta chambre ce matin, pour vérifier que tu respirais encore.

Oups ! Heureusement que Percy était parti.

– Grand-Ma et tante Lavinia dorment encore. Elles étaient encore sous le choc hier soir et il a fallu toute la persuasion de Percival pour les déloger de la chambre de Julian. Avant cela, il a viré avec perte et fracas la nounou, qui a fait ses valises sans demander son reste. Je crois qu'il va porter plainte. Tu te rends compte, Julian serait mort si tu n'étais pas intervenue, m'explique Emily.

– Heureusement que j'ai eu envie de faire une promenade matinale. C'est un coup de chance, remarqué-je.

– Et que tu saches faire les gestes de premier secours ! Je n'aurais pas su quoi faire à ta place, lance Emily en me prenant dans ses bras. Tu sais que tu es désormais une héroïne pour cette famille, Matilda !

– On pourrait lui élever une statue dans le jardin ? propose, ironique, Penelope en levant le nez de son magazine.

– Et pourquoi pas ? demande quelqu'un à la porte.

Je me retourne et découvre Percival, tout sourire, la main dans celle de son fils. Julian lui échappe pour courir vers moi. Je le serre contre moi, émue de le voir si vif et plein de vie, après l'horrible épisode de la veille. L'enfant ne me quitte pas tandis que je me sers un bol de porridge, et il s'assied sur mes genoux lorsque je m'installe à la table. Percy a pris place en face de moi. Je ne peux m'empêcher de lui jeter des regards furtifs par-dessus mon bol. Il n'a pas dû dormir beaucoup cette nuit ; ses yeux sont

cernés.

– Percy, dit Penelope, Reggie ne t’a pas attendu. Il est déjà parti pour Londres. Il voulait jeter un œil au chantier de son appartement. Il espère pouvoir le réintégrer bientôt. Il m’a dit de te demander de l’appeler quand tu serais réveillé. Il veut savoir si tu les rejoins, lui et Douglas, à la « soirée des gentlemen » ce soir.

– O.K., je vais l’appeler. Et oui, dit-il en souriant devant le regard interrogateur d’Emily, j’irai. Quelques vieilles connaissances que j’ai négligées ces derniers temps m’ont appelé. Ces messieurs seront aussi de la partie ; j’en profiterai pour les revoir. Cela fait des années que je n’ai pas remis les pieds au club.

Emily et moi échangeons un regard. Je lis dans celui de mon amie un grand soulagement. Percy et Doug pourront peut-être finalement dépasser leurs ressentiments, quels qu’ils soient, et redevenir les bons amis qu’ils étaient ?

Toute joyeuse à cette perspective, Emily se lève de table avec entrain.

– Je pars au haras m’occuper des chevaux. Vous venez avec moi ? demande-t-elle à la cantonade. Julian, je vais te montrer le poulain qui est né hier.

Penelope décline l’invitation du bout des lèvres, mais Percy, Julian et moi emboîtons le pas d’Emily.

Excité à l’idée de voir le poulain, Julian a lâché ma main pour marcher devant avec Emily. Percy et moi nous laissons distancer. J’ai envie de me blottir contre lui, de l’embrasser, mais marcher simplement à ses côtés me remplit également de joie. Je ne sais trop comment me conduire à la lumière crue du jour, après la nuit que nous avons passée. Je ne peux m’empêcher de sourire comme une idiote tout en foulant la pelouse.

– Matilda... commence Percy.

– Oui ? dis-je en le regardant avec un sourire que j’imagine béat.

– Hier soir... commence-t-il, avant de s’interrompre.

J’ai un mauvais pressentiment.

– Quoi, hier soir ? dis-je pour l’encourager à continuer, alors que mon sourire s’est envolé devant son expression pleine de sérieux.

– Hier soir, c’était merveilleux, mais cela ne doit pas se reproduire, ajoute-t-il d’un ton ferme.

Je m’arrête net. Abasourdie, je le dévisage. Il s’est arrêté aussi et me regarde ; il semble préoccupé, tendu.

– Je n’ai rien à t’offrir, Matilda. Ma vie est compliquée. On n’aurait jamais dû passer à nouveau la nuit ensemble, mais...

– Mais j’ai sauvé la vie de ton fils et tu ne savais pas comment me remercier, c’est ça ? dis-je,

furieuse de son nouveau revirement.

J'ai parlé plus haut que je n'aurais voulu ; je jette un œil autour de nous. Heureusement, nous sommes seuls au milieu du pré, Julian et Emily étant déjà entrés dans l'écurie.

– Ne le prends pas comme ça, Matilda. Je ne retire pas ce que j'ai dit hier soir. Faire l'amour avec toi la première fois n'était pas anodin, pas plus que cela ne l'était hier soir. Mais, justement, j'ai peur que cela devienne plus sérieux et je ne peux pas me le permettre ; ma vie est trop compliquée. Matilda, je ne suis pas un prince charmant. J'ai fait beaucoup d'erreurs, j'ai fait souffrir, j'ai souffert aussi et je porte un poids dont personne ne peut me débarrasser. J'ai enfin trouvé un équilibre avec Julian et je dois le préserver, ne serait-ce que pour lui. Je ne me sens pas capable de te rendre heureuse.

– Je n'ai pas besoin de toi pour savoir ce qui est bon ou pas pour moi, merci ! Tu cherches juste une excuse pour me laisser, dis-je blessée, en me remettant à marcher vers l'écurie.

– Non, Matilda, dit-il en me rattrapant par le bras et en m'obligeant à le regarder. Si je prends cette décision, c'est aussi pour toi. Je suis incapable de te donner ce dont tu as besoin. Crois-moi, tu mérites mieux que moi.

– Monsieur est trop bon ! lancé-je furieuse.

– Je sais que tu n'es pas intéressée par une simple histoire de sexe, reprend-il, mais c'est tout ce que j'ai à t'offrir. Le poids que je porte, je dois le porter seul. Tu espères sans doute te marier, avoir des enfants, et moi, je ne me remarierai jamais. À quoi ça sert que tu t'attaches à moi davantage ? Tu devrais m'oublier, dit-il soudain amer, retourner à ton Italien. Tu auras ainsi ta robe blanche ; il n'attend que ça !

Je me cabre sous ces mots acerbes, gratuitement offensants. Blessée, je dégage d'un mouvement sec mon bras de sa prise.

– C'est exactement ce que je vais faire ! lui dis-je en m'éloignant à toute hâte et bouillonnante de rage.

– Tu vas te remettre avec Orlando ? s'étonne Emily en m'observant avec attention par-dessus son cocktail.

– Ça ne va pas la tête ? dis-je avant de reprendre une gorgée de caïpirinha.

Emily et moi nous sommes échappées d'Amberdel pour la soirée. Nous avons programmé cette soirée en tête-à-tête pendant que Douglas et Reggie – nous ne comptons guère alors sur Percy – se retrouvaient à Londres pour leur « soirée des gentlemen ». Je ne sais pas si eux ont prévu une strip-teaseuse, mais mon amie et moi n'avons eu que des huîtres et des palourdes au menu. Nous avons dîné au restaurant du Drakes, un hôtel de luxe sur le front de mer à Brighton, avant de nous réfugier dans un bar à cocktails pour finir la soirée.

Je m'en veux d'accaparer la conversation avec mes soucis, mais je ne voyais pas comment cacher plus longtemps à mon amie la suite de mes aventures chaotiques avec Percival.

– Je n'ai pas réfléchi, reprends-je. J'ai lancé ça comme ça. C'est sorti tout seul. C'était pour le blesser comme il m'avait blessée. Entre Orlando et moi, c'est bien fini et cela n'a rien à voir avec Percival. Je te rappelle que je l'avais quitté avant d'arriver à Amberdel.

J'ai l'impression que ma colère s'est envolée, ou du moins, qu'elle s'est atténuée. Sans doute l'effet de la caïpirinha et des deux cosmo avalés avant. Et du délicieux vin blanc qui accompagnait les fruits de mer.

– Décidément, je ne comprends pas Percy, dit Emily, avec une moue dubitative. Ce garçon a toujours été un mystère. Il ne s'est jamais épanché sur ce qu'il ressentait. Je suis trop jeune pour m'en souvenir – nous avons quand même huit ans d'écart –, mais maman me disait que, quand son père est mort, il n'a pas versé une larme, du moins en public, malgré ses 12 ans. Par contre, il n'a pas parlé pendant des jours et est resté enfermé dans sa chambre.

Je l'imagine, pauvre orphelin s'isolant du monde, et mon cœur se serre à cette idée. Je pense aussi à Julian, qui a perdu sa mère. Il était certes plus petit que Percy quand c'est arrivé, pas vraiment en âge de comprendre le deuil, mais le drame n'y est sans doute pas pour rien dans son quasi-mutisme, son caractère hypersensible, presque sauvage.

– Moi, je crois que je comprends, dis-je enfin. Le truc, c'est que Percival est toujours amoureux de son épouse.

– Charlotte ? s'exclame Emily. Mais ça fait trois ans qu'elle est morte.

– Et alors ? Un véritable amour ne s'oublie jamais. Tu m'as dit toi-même qu'ils étaient très amoureux.

– À vrai dire, c'est ce que j'ai entendu, mais je ne les ai quasiment jamais vus ensemble, corrige Emily. À l'époque, je vivais en Afrique du Sud.

– Sans doute l'aimait-il follement, puisqu'il l'a épousée et aujourd'hui, il ne peut se remettre de sa disparition. Sans compter ce fardeau, ce « poids » dont il m'a parlé, celui de sa culpabilité. C'est quand même lui qui pilotait lors de l'accident d'avion. Bien sûr, il ne l'a pas fait exprès, mais cela ne doit pas être facile à vivre tous les jours lorsqu'on se sent responsable de la mort de quelqu'un, particulièrement quand il s'agit de la personne que l'on aime.

– Bien sûr ! Ça doit être terrible ! renchérit Emily. Mais il ne peut pas passer le reste de son existence dans son souvenir. Il est jeune, il doit refaire sa vie.

– Peut-être quand il aura trouvé la bonne personne ? Manifestement, ce n'est pas moi, dis-je, désabusée, en terminant mon cocktail.

Pourtant, j'aurais bien aimé...

– On en prend un autre ? dis-je en levant mon verre.

– Je crois que ça suffit pour ce soir, non ? dit Emily en souriant. Je ne voudrais pas me réveiller avec une gueule de bois la veille de mes fiançailles. Pas sûr que je puisse récupérer un teint de rose à temps...

– Pardon, Emily ! dis-je. Désolée, je ne parle que de moi et de mes petites histoires alors que tu vas commencer un nouveau chapitre de ta vie. On devrait se réjouir, s'amuser, alors que je ne fais que me lamenter.

– Mais non, voyons ! Tu as une vie sentimentale palpitante, pleine de rebondissements. J'ai l'impression de regarder *Les feux de l'amour*. En plus, mon petit doigt me dit que ce n'est pas fini. Je serai bientôt une femme rangée, avec une vie très plan-plan, entre les chevaux et mon petit mari. Heureusement que tu seras là pour me divertir avec tes aventures, s'amuse-t-elle.

– Ce n'est pas charitable de te moquer de moi, dis-je, faussement fâchée.

– Tu sais bien que je ne me moque pas, mais avoue qu'entre ton millionnaire italien et l'ombrageux lord veuf qui me sert de cousin, sans parler de Reggie qui semble avoir le béguin pour toi, on n'a pas le

temps de s'ennuyer, me dit Emily avant d'éclater d'un rire qui provoque immédiatement mon hilarité.

– C'est malin, dis-je, en reprenant mon sérieux. Tu as de la chance, toi, tu as trouvé l'homme de ta vie. Je me demande si cela va m'arriver un jour.

– Si tu faisais une annonce au bar ? me suggère-t-elle. Y a-t-il quelqu'un dans la salle dont les initiales sont P. C. ? dit Emily en élevant un peu la voix.

À la voir ainsi hilare, je réalise qu'elle a sans doute bu un peu plus que de raison. Je dois bien avouer que je n'ai rien à lui envier de ce côté-là.

Un homme entre deux âges, assis au comptoir à quelques mètres de nous, se lève et vient nous rejoindre à notre table. Nous le regardons, interloquées.

– Un S. C., ça marche aussi ? dit-il avec un sourire avenant.

Nous éclatons de rire. Je laisse Emily se débrouiller avec le prétendant. Je la regarde s'empêtrer dans ses explications et je pense que j'ai bien de la chance d'avoir une amie comme elle. Elle a connu des malheurs dans sa vie. Elle s'est retrouvée orpheline assez jeune, mais elle avance sans se plaindre, avec un appétit de vivre, une légèreté, un optimisme et un humour que je lui envie. Comme toujours, elle a mille fois raison. Mieux vaut ne pas prendre la situation trop au tragique. Heureusement, le bellâtre n'insiste pas et s'éclipse discrètement.

– Dommage pour les initiales. Il était pas mal, non ? me demande Emily, amusée.

– Dans le genre vieux beau, oui, dis-je avec une petite moue.

– Tu veux qu'on mette une annonce dans le journal ? propose mon amie.

– Bon, ça va, j'ai compris la leçon. Oublions cette prédiction ! Il n'empêche que... si je mettais la main sur cette voyante... Tu sais d'où elle sortait ?

– Absolument pas. À l'époque, je ne l'ai même pas vue. J'étais trop occupée à m'empiffrer de *trifle* à m'en rendre malade. Elle avait dû être embauchée par Lady Margaret ou par Lavinia.

– Je leur demanderai à l'occasion... J'aurais bien deux mots à lui dire, à celle-là, dis-je en grimaçant. Bon alors, on rentre ? Pas de petit dernier pour la route ?

Le chauffeur de Lady Margaret est venu nous chercher. Lorsque nous arrivons au château, nous ne sommes pas ivres, mais un peu pompettes quand même. Étant donné l'heure tardive, nous nous attendions à voir la maison plongée dans l'obscurité, mais, à notre grande surprise, les lumières du rez-de-chaussée, dans l'entrée et la grande salle à manger, sont bien allumées. Emily et moi échangeons un regard intrigué et nous nous empressons de sortir de la Rolls.

Lady Margaret et Lavinia sont en grande discussion dans la pièce près de l'entrée, que j'appelle « Salon des tapisseries ». Avant que l'on puisse comprendre de quoi il était question, elles se sont tues.

– Enfin, vous voilà ! J'ai essayé de te joindre sur ton portable, mais tu n'as pas répondu, dit Lady Margaret à Emily.

– Je l'avais oublié ici. Que se passe-t-il ? demande Emily, soudain gagnée par l'inquiétude.

– Ne t'en fais pas, il n'y a pas mort d'homme. Enfin, j'espère... dit Lavinia qui se voulait rassurante et

se rend compte que ses derniers mots sont pour le moins angoissants.

Elle comprend sa bévue au regard que lui lance sa belle-mère et se reprend :

– Je plaisantais, bien sûr. Asseyons-nous, nous devons parler. Vous voulez un verre ?

– Je crois qu’elles ont assez bu pour ce soir, non ? dit Lady Margaret, sans que je ne perçoive aucun reproche dans sa voix.

Néanmoins, je me sens comme une gamine prise en faute et j’approuve de la tête, même si de les trouver ainsi levées au milieu de la nuit m’a, pour ma part, complètement dégrisée. J’ai bien l’impression que c’est aussi le cas pour Emily.

– Emily, dit Lavinia, dont je ne peux m’empêcher de remarquer qu’elle est aussi élégante de nuit que de jour, dans son déshabillé de satin noir, son kimono de soie chamarrée et sa longue chevelure bicolore lâchée sur ses épaules. Un rédacteur en chef de mes amis m’a appelée pour me prévenir, poursuit-elle. Percy et Douglas se sont battus au club. Ne t’alarme pas chérie, mais Douglas est à l’hôpital.

– Quoi ? !

Emily s’est levée d’un bond du canapé où nous avions pris place.

Et Percival ? !

Je me mords les lèvres juste à temps pour empêcher les mots de sortir. On nous annonce que le futur mari de mon amie est à l’hôpital et je ne pense qu’à Percy !

– On ne sait pas où est Percival, dit Lady Margaret, comme si elle avait lu dans mes pensées. Nous n’arrivons pas à le joindre, ajoute-t-elle d’un ton préoccupé.

– Rassure-toi ma chérie, dit Lavinia en prenant Emily par le bras, Douglas n’a rien de grave à ce que l’on sache. Je ne comprends pas ce qu’il a pu se passer. La police n’a pas été appelée. Dieu merci, ce vénérable club tient à sa réputation ! Par contre, des photos risquent de circuler très vite dans la presse ou sur Internet. Vive les téléphones portables ! ironise-t-elle.

– Dans quel hôpital est Douglas ? Il faut que j’aille le rejoindre tout de suite, dit Emily affolée.

Où est Percival ? Pourquoi s’en est-il pris physiquement à Douglas ? Qu’est-ce qui a pu lui faire perdre ainsi son sang-froid ?

Je suis bien sûr touchée par l’inquiétude de mon amie, mais c’est à Percival que je pense. Je suis consternée. Je ne comprends pas comment il a pu en arriver là.

– Bien sûr, ma chérie, je vais te faire accompagner, dit Lavinia, compatissante. Dis-moi... poursuit-elle, hésitante. Pourras-tu demander à Douglas de ne pas porter plainte contre Percival ?

Emily la regarde, interloquée.

– C’est tout ce à quoi tu penses ? Mon fiancé est aux urgences et toi, tu te soucies de la réputation de ton fils ?

– Emily, un peu de sang-froid s’il te plaît, dit Lady Margaret d’un ton calme.

– Mais Grand-mère, Douglas est blessé, et c'est la faute de Percy ! s'insurge Emily.

– Je sais, ma chérie, et sache que je ne donne pas raison à Percival, reprend Lady Margaret. Quel que soit l'objet de leur discorde, rien n'autorise que l'on ait recours à la violence, ni que l'on se donne en spectacle de la sorte, mais j'ai pris personnellement des nouvelles de Douglas auprès des services de l'hôpital et il semble qu'il n'y ait pas lieu de s'alarmer.

– J'y vais, dit Emily d'un ton ferme, en prenant la veste qu'elle avait posée sur le canapé.

Je ne peux pas laisser mon amie partir toute seule dans cet état d'agitation.

– Je viens avec toi, crié-je en me levant à mon tour.

Je la suis, tête baissée. Je la rattrape dans le hall d'entrée et manque de me cogner à elle, qui a pilé juste devant moi. Emily semble pétrifiée. Je découvre alors, devant la porte grande ouverte du château, Percival, la cravate défaite, les cheveux en bataille et la lèvre fendue.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Egalement disponible :

Vampire Brothers

Deva rêvait de quitter le Montana pour étudier l'histoire de l'art dans une université prestigieuse ; elle doit rester à Missoula pour ne pas s'éloigner de sa mère, gravement malade. Deva pensait que cette nouvelle année universitaire serait d'une banalité sans égale ; un tueur en série sévissant dans les parages et les agissements suspects de sa meilleure amie vont vite lui faire revoir sa copie. Deva croyait avoir trouvé en Dante un véritable ami ; un seul regard du beau Tristan Grant et sa vie va être bouleversée à tout jamais...

Attirée malgré elle par ce sublime garçon dont elle ne sait rien, la jolie jeune fille va tout faire pour échapper à la passion qui cherche à s'emparer d'elle. Car elle en est certaine : ce beau visage et cette assurance implacable dissimulent quelque chose. Mais quand elle découvre enfin son secret, il est déjà trop tard...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

